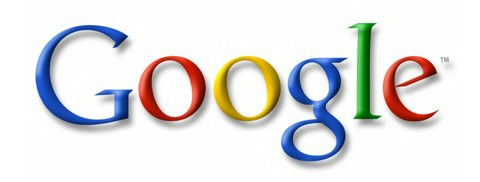
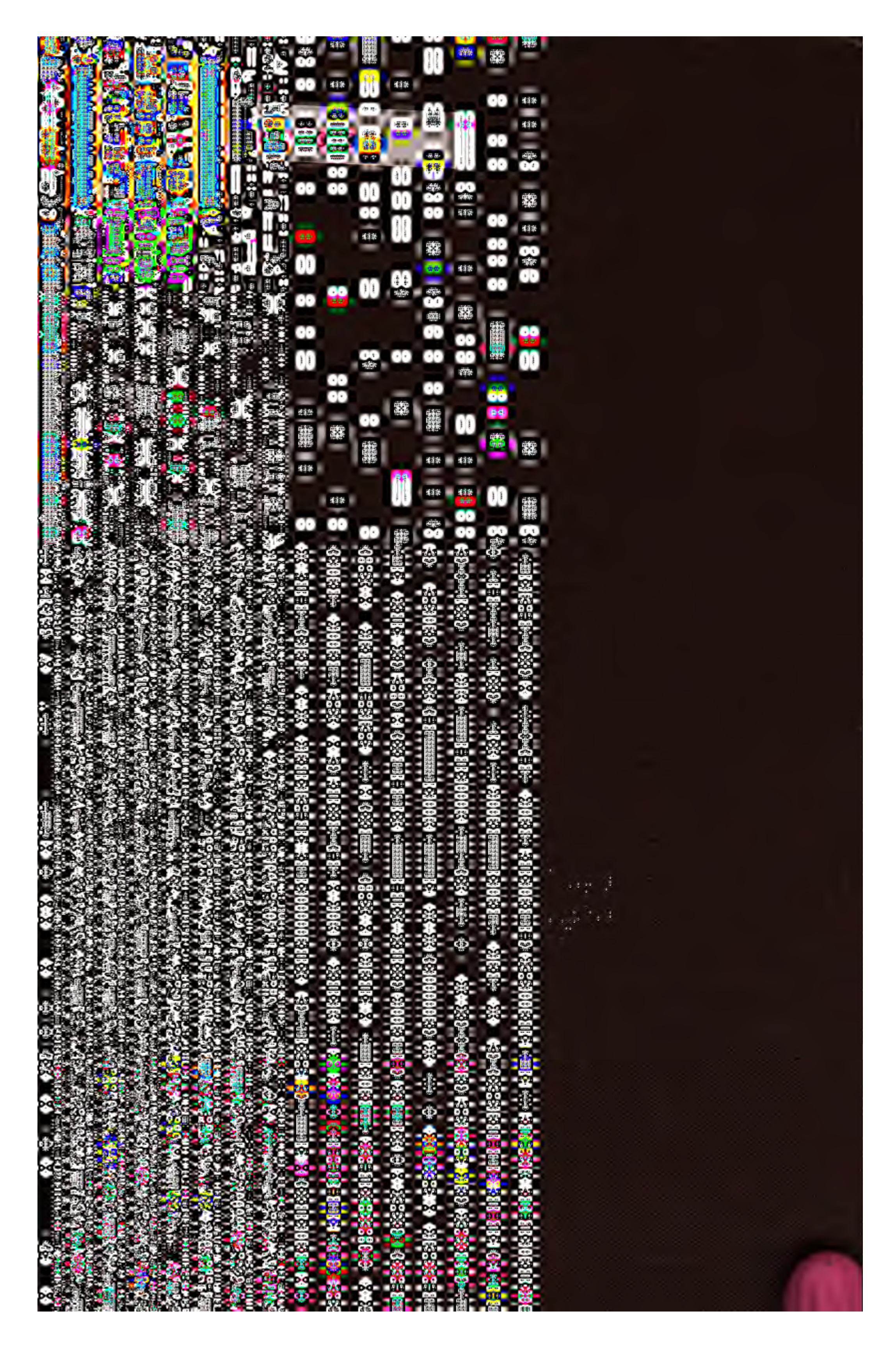
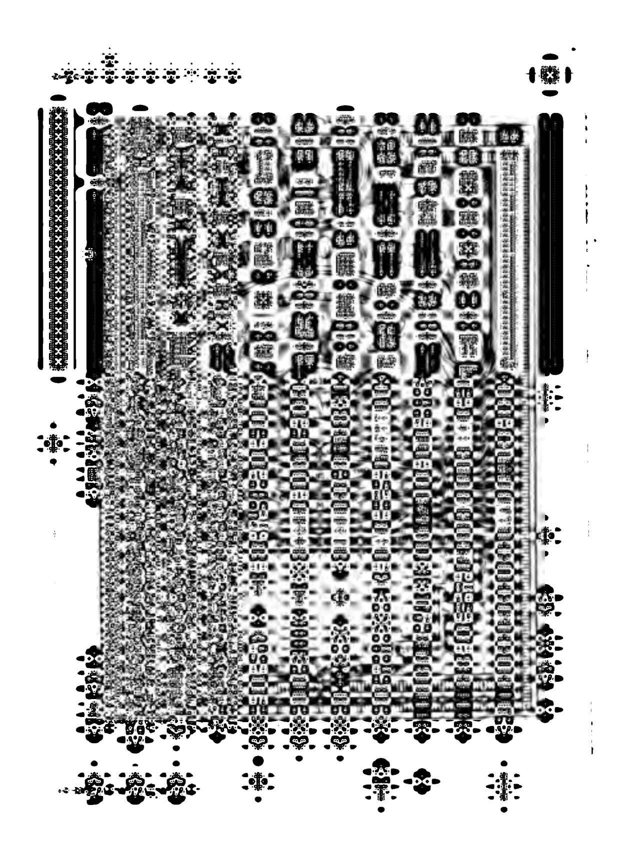
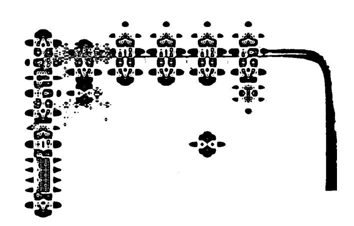










MYTHOLOGIE & LÉGENDES

DES

ESQUIMAUX

DU GRŒNLAND

par

L'abbé Morillot

ALENÇON

E. DE BROISE, IMPRIMEUR & LITHOGRAPHE

PLACE D'ARMES

—

1874

MYTHOLOGIE ET LÉGENDES

DES

ESQUIMAUX

DU GRŒNLAND (1)

NOTIONS PRÉLIMINAIRES

De l'Islande à la côte orientale du Grœnland la distance est relativement peu considérable. Aussi, la colonisation du premier de ces pays devait-elle, après une période assez restreinte, amener la décou-

(1) Voy. *Om Grœnlands Opdagelse og Colonisation*, par M. H. Rink, Copenhague, 1852. — *Om Grœnlændernes gamle Tro*, par le même, dans *Aarbœger for nordisk Oldkyndighed og Historie for* 1868. III[e] livr, Copenhague, 1868 — *Eskimoisk Digtekonst*, par le même, dans *For Ide og Virkelighed*, n° de mars 1870 — *Kaladlit Okalluktualliait* (ou Traditions Grœnlandaises recueillies et imprimées par des indigènes du Grœnland, 4 vol. in-8°, de 1858 à 1863, Godthaab — *Grœnlands historiske Mindesmœrker*, 3 vol., Copenhague, 1838 — *Eskimoisk Eventyr og Sagn*, par M. H. Rink, Copenhague, 1871 — *Det norske Folks Historie*, par A. Munch. Copenhague, etc.

verte du second. Dès l'an 850, de hardis corsaires, partis d'Islande, furent jetés par la tempête sur quelques îles voisines du Grœnland. Le récit de leurs aventures et les intéressants détails, qu'ils donnèrent à leur retour, firent naître chez leurs compatriotes le goût pour les voyages de découverte. Plusieurs navigateurs se risquèrent audacieusement sur ces mers du Nord pourtant si dangereuses, et, dans les dernières années du Xe siècle, *Eirik Raudé*, fils d'un proscrit norvégien retiré en Islande, naviguait sur les traces de ses devanciers à la recherche de terres nouvelles. Il eut le bonheur de rencontrer et d'explorer une grande île, qu'en dépit de sa rude couche de glace, il appela *Grœn-land* (ou le *Vert pays*). Nous n'avons pas à retracer ici ses efforts, son intrépidité, ses aventures : ces détails trouveront place, nous l'espérons, dans un travail plus étendu. Disons seulement qu'Eirik tint à honneur de peupler sans retard le Grœnland et qu'il réussit à y attirer, soit d'Islande, soit des pays Scandinaves, de nombreux colons. Il s'y fixa lui-même vers l'an 985 (1).

Eirik et ses compagnons étaient païens, mais Leif, un de ses fils, se convertit au Christianisme pendant un voyage en Norvège, et, à la prière du roi Olaf Tryggvesson, il entreprit, vers l'an 1000, de faire connaître la foi chrétienne au Grœnland. Aidé par un prêtre et quelques religieux, il opéra de nombreuses conversions, et une belle église s'éleva bientôt dans la nouvelle colonie. Mais la courte durée du règne d'Olaf Tryggvesson ne permit pas à ce prince de contribuer davantage à la diffusion du Christianisme au Grœnland. Cette joie était réservée à un monarque du même nom, son filleul et son successeur, l'illustre et saint roi Olaf Haraldsson. En 1034, la chrétienté naissante fut placée sous la juridiction d'Adalbert, archevêque de Brême, et en 1123, un siége épiscopal était érigé à Garde, non loin de l'embouchure d'un fleuve, à deux milles de Brattelid, au sein d'une verdoyante et gracieuse vallée. Arnald, le premier évêque qui

(1) Voy. *Erik Rœdes Saga — Thorfinn Karlsefnes Saga — Eyrbyggia Saga*, chap. 1er,

y fut nommé, en prit possession en 1126. Après lui, plus de vingt évêques devinrent successivement titulaires du même siége, et la colonie, qui fut souvent l'objet de la sollicitude des Souverains Pontifes et des Métropolitains, compta un grand nombre d'églises et de monastères (1).

Au XV[e] siècle, tous ces édifices n'étaient malheureusement plus que des ruines. Abandonnés à diverses reprises par l'incurie ou l'indifférence du gouvernement norvégien, et manquant alors des ressources indispensables qu'ils tiraient d'Europe, les colons du Grœnland avaient vu leur situation devenir avec le temps très-pénible. Leur nombre diminua successivement jusqu'au jour où ils furent exterminés par un peuple d'origine barbare, celui-la même dont les croyances religieuses vont faire le sujet de cette étude.

Les Esquimaux, qui remplacèrent au Grœnland les anciens colons Scandinaves, sont, comme on le sait, des hommes de petite taille. Ils ont de larges épaules et une tête d'une grosseur mal proportionnée avec le reste du corps. Leur visage imberbe offre comme traits caractéristiques une lèvre inférieure très-épaisse, des joues saillantes et de petits yeux sans expression. Leurs cheveux noirs et gros, coupés sur le front, retombent droits de chaque côté des tempes. La couleur de leur corps est d'un gris foncé, qui au visage se rapproche du brun. Leurs vêtements faits de peaux d'animaux ajoutent encore à la singularité de cet extérieur; mais en dépit de ce qu'ils ont de peu attrayant, les Esquimaux ne manquent ni d'intelligence ni de sentiments. Ils sont actifs, industrieux; les liens de parenté sont si respectés par eux que le plus souvent cinq ou six familles vivent réunies dans la même hutte et se partagent les mêmes provisions.

En été, les Esquimaux habitent sous des tentes faites avec les

(1) L'*Œsterbygd*, une des deux parties habitées du Grœnland, avait onze ou douze églises pour 190 *Bygder* ou bourgs. Dans le seul district de Julianeshaab on a compté de 80 à 90 endroits qui avaient été habités, et où l'on voit les restes de 8 églises et de plusieurs monastères. Le *Vesterbygd* avait seulement 3 ou 4 églises pour 90 *Gaarde* ou grandes métairies.

peaux des animaux qu'ils ont tués ; mais pour l'hiver, ils se creusent dans la terre des demeures dont le sommet ne s'élève guère au-dessus du sol. Lorsqu'ils voyagent, ils savent au besoin se construire, en quelques instants, des maisons de neige, qui ont pour fenêtre un morceau de glace, et dont l'entrée est fermée chaque soir par de la neige amoncelée.

Les indigènes du Grœnland se nourrissent presque uniquement de chair, de graisse et de poissons ; ils mangent la chair presque indifféremment cuite, gelée ou simplement séchée au grand air. Il y a au Grœnland des rennes et divers oiseaux ; les innombrables *fjords* (1), qui découpent les côtes de l'île, fournissent en abondance des poissons et d'autres animaux marins, des phoques surtout. Le phoque, qui apparaît près des rivages du Grœnland avec les premières chaleurs, est la principale ressource de l'Esquimau. Aussi, lorsqu'il fait défaut, parce que l'été tarde à venir, une disette cruelle sévit dans l'île. C'est un malheur public, et la superstition du peuple lui donnait autrefois pour cause le courroux de quelque divinité ou des sortiléges qu'il fallait savoir combattre.

Le cadre de ce travail ne nous permet pas de traiter avec les développements qu'elle exigerait la question si controversée de l'origine des Esquimaux, mais nous croyons cependant devoir en parler.

Etablis sur les côtes opposées de la mer de Béhring, dans les îles Aléoutiennes, sur les bords du fleuve Mackenzie, dans les régions voisines de la baie d'Hudson, et enfin au Grœnland et au Labrador, les Esquimaux commandent quelques unes des routes qui conduisent au Nouveau-Monde. Ce fait semble rattacher assez étroitement la question de leur origine à celle du *peuplement* primitif de l'Amérique en général. Si donc il était constant que les Indiens de l'Amérique septentrionale soient venus d'Asie, il serait assez naturel de penser que les Esquimaux sont sortis des mêmes lieux, et qu'ils ont dû simplement suivre les peuplades émigrées avant eux, soit que celles-ci

(1) Le mot *Fjord*, dans les langues scandinaves, désigne un golfe.

leur aient laissé ou cédé librement la place, soit qu'elles aient été refoulées par ces nouveaux arrivants. Mais sur ce sujet même, nous en sommes réduits aux hypothèses. Disons tout d'abord que nous ne pensons pas que les Indiens d'Amérique, pas plus que les Esquimaux, soient *Autochthones*, mais ils peuvent avoir gagné le Nouveau-Monde aussi bien par le nord et l'ouest de l'Europe que par le nord de l'Asie. Sur cette voie maritime ils n'auraient été d'ailleurs, à une époque très-reculée sans doute et bien avant notre ère, que les devanciers des Islandais, des Scandinaves et de Christophe-Colomb lui-même, c'est-à-dire de tous les navigateurs, qui, aux Xe, XIe et XVe siècles, découvrirent successivement le Grœnland si proche de la terre américaine, le *Vinland* (probablement les contrées voisines du cap Cod), qui en fait partie (1), et enfin le continent tout entier. Quoiqu'il en soit, nous constatons seulement que, la question générale n'étant pas résolue, on ne peut s'appuyer sur elle, pour traiter la question particulière de l'origine des Esquimaux. Il convient donc d'examiner celle-ci en elle-même.

On sait que sur ce sujet deux opinions principales ont été émises. Un assez grand nombre d'écrivains pensent que les ancêtres des Esquimaux vivaient dans les contrées Asiatiques, en particulier dans le Nord de la Sibérie (2). De ces plages septentrionales, ils se seraient aventurés sur les glaces des mers Arctiques jusqu'au détroit de Baffin : de là, rayonnant de divers côtés, ils auraient gagné plus tard les côtes du Labrador et, en nombre restreint, celles du Grœnland. Mais la migration la plus considérable doit s'être faite à l'époque des grands bouleversements survenus en Asie sous Gengis Kan et ses successeurs. Ces sauvages émigrants auraient alors en grand nombre peuplé le Grœnland, après y avoir anéanti les derniers survivants de la vieille colonie scandinave.

(1) Voy. *Thorfinn Karlsefnes Saga*, Ch. VIII-XII, — *Erik Rœdes Saga*, VII-VIII.

(2) Voy. Clemens Markam dans *Journal of the geographical Society*, 1865.

A l'appui de ce sentiment, on cite diverses observations fournies par la science anthropologique, la philologie, la situation géographique et l'étude comparée des systèmes religieux.

1° On trouve chez l'Esquimau plusieurs des traits ou formes physiques qui caractérisent la race Mongoloïde ou Tongouse. Ainsi il a l'œil bridé du Mongol, sa barbe rare, ses cheveux gros et cassants, sa stature courte et ramassée. Sous tous ces rapports, il se rapproche davantage des races du Nord de l'Asie que des Indiens des États-Unis.

2° Il y a dans les dialectes esquimaux plusieurs mots que possèdent également les langues des peuples de l'Extrême-Orient. De plus, dans ces langues, les flexions des noms s'opèrent comme dans les idiomes des Esquimaux, et les modifications résultant de la déclinaison, de la formation des mots composés, du changement de nombre, etc., portent toujours sur les syllabes *finales*. Dans la plupart des dialectes américains, elles ont au contraire souvent lieu au *commencement* des mots. En Grœnlandais, un des principaux dialectes esquimaux, le *duel* finit ordinairement par *K*, le pluriel par *T*. Il en de même dans beaucoup de langues asiatiques, tandis que, chez les Indiens d'Amérique, le pluriel a des terminaisons différentes et très-variées.

3° Le peu d'intervalle qui sépare l'Asie de l'Amérique devait rendre assez faciles les migrations d'un pays dans l'autre. Il est même possible que le détroit de Béhring, s'il existait, fût encore plus resserré. Enfin d'après les légendes des Mexicains et d'autres peuples d'Amérique, nous voyons que c'est d'Asie que la civilisation leur est venue, par des migrations dont les plus anciennes, il est vrai, ne remontent guère plus haut que notre ère, mais qui aussi peuvent avoir été précédées par d'autres.

4° Les anciens systèmes religieux des Asiatiques ont une assez grande ressemblance avec celui des Grœnlandais. Ils admettaient comme ceux-ci, à côté de dieux supérieurs, une armée de *puissances surnaturelles* ou *génies* répandus en tous lieux. En Asie comme

au Grœnland, on distinguait, outre la terre, un ***Monde Supérieur*** et un ***Monde Inférieur***. C'est dans ces divers mondes que les dieux avaient leurs demeures. Enfin chez les peuples orientaux, comme chez les Esquimaux, les prêtres jouissaient d'une grande influence, et c'est par leur intermédiaire surtout qu'on obtenait l'assistance et la protection des *esprits*.

Telles sont, en abrégé, les principales raisons qu'on fait valoir, pour soutenir que les Esquimaux sont originaires d'Asie.

D'autres auteurs pensent au contraire que les Esquimaux sont de même race que les Indiens du Nord de l'Amérique. Diverses familles indiennes, établies d'abord, comme tout le fait supposer, dans une région américaine moins septentrionale, se seraient séparées de la souche commune, chassées peut-être par des guerres intestines et refoulées vers le Nord ou s'y rendant spontanément, afin de se procurer une nourriture plus facile et plus abondante sur les côtes de la Mer Glaciale. C'est en s'y livrant à la vie de pêcheurs et de chasseurs, sous l'influence surtout du climat rigoureux des régions polaires, que les Esquimaux auraient, avec le temps, revêtu cette nature spéciale qui les caractérise (1). De ces points de l'Extrême-Nord, quelques-uns auraient, à diverses époques, émigré au Grœnland; d'autres, par les îles Aléoutiennes, se seraient frayé un passage au Tchouktchis et au Kamtschatka, dans les contrées voisines du détroit de Behring.

Cette dernière opinion nous paraît assez fondée et voici les raisons qui nous la font partager.

Nous avouons que l'Esquimau a plusieurs traits de ressemblance avec les races de l'Extrême-Orient; mais, dans ces derniers temps, une étude anthropologique plus attentive a montré qu'il en possède aussi d'autres qui lui sont communs avec les Indiens, particulière-

(1) Il est reconnu que la nature primitive des Esquimaux, sans changer de caractère essentiel, a été modifiée, et il paraît constant que cette modification est due à leur genre particulier de vie et de travail, à l'usage de la graisse et de la chair de phoque, et enfin au climat.

ment ceux du Nord-Ouest. Ceux-ci, sous le rapport physique, sont comme les intermédiaires entre les Esquimaux et les autres Indiens, et ils servent de transition entre les deux types. D'un autre côté, une différence typique essentielle sépare nettement l'Esquimau des peuplades du Nord de l'Asie. Il a le crâne allongé latéralement, tandis que, chez celles-ci, la tête est toujours plus ou moins ramassée en forme de boule. Ce caractère distinctif nous semble, dans la question, être de la plus haute importance.

Les dialectes esquimaux n'offrent entre eux que de légères différences. Ils possèdent, nous en convenons, plusieurs mots qui se retrouvent dans les langues asiatiques ou dont le radical est le même ; mais si on compare, à ce point de vue, ces dialectes avec les idiomes si variés des Indiens Américains, une remarque analogue pourra être constatée. Cette double similitude ne peut donc être invoquée en faveur d'aucune opinion : elle est née tout simplement de la proximité et des relations mutuelles de ces peuples. A nos yeux, quand il s'agit de semblables questions ethnographiques, ce ne sont point les différences de vocabulaires qui doivent être le plus remarquées : il faut plutôt observer la physionomie générale de la langue, sous le rapport de la grammaire, c'est-à-dire des flexions des noms et du verbe, de la composition des mots et de la construction des phrases. Or, on n'ignore pas que les dialectes esquimaux, le Grœnlandais par exemple, sont, comme les langues des Peaux-Rouges, absolument *polysynthétiques*. A l'aide de particules ou suffixes, ou bien d'autres mots qu'on y joint (1), un mot s'allonge facilement, devient composé, et exprime toute une idée ; une phrase équivaut de même à plusieurs autres phrases dans des langues différentes. La conjugaison chez les Esquimaux offre même cet avantage, que les flexions du verbe expriment et renferment non seulement le sujet, mais même le complément, quand celui-ci est un pronom personnel. Les langues

(1) On ajoute quelquefois à un mot jusqu'à 10 particules ou autres mots, pour en former un seul mot composé, qui alors est extraordinairement long.

asiatiques sont loin d'être polysynthétiques au même degré, et cette différence est caractéristique.

Les défenseurs de la première opinion font valoir la facilité qu'ont les peuples d'Asie de passer en Amérique, à cause de la proximité des deux continents. Nous avons déjà dit que, même à une époque où la navigation n'était pas avancée, il était possible d'y arriver d'ailleurs, et par une autre voie, puisque les chefs Islandais et Scandinaves l'ont fait ; mais voici, en outre, ce qu'on peut répondre.

Si les Esquimaux étaient, comme on le prétend, venus de l'Asie Septentrionale, ils auraient gardé les mœurs et coutumes principales des habitants de ces régions. Or cela n'est pas.

D'abord les peuples du Nord de l'Asie sont tous pasteurs, et s'adonnent à l'élève du renne. On sait qu'ils ont apprivoisé cet animal, qu'ils l'attèlent à leurs traîneaux et mangent sa chair. Les Esquimaux, au contraire, n'ont point de troupeaux, et de toutes les peuplades de cette race, répandue pourtant sur une surface considérable, il n'en est aucune qui élève le renne.

On objecte que dans le Tchouktchis une partie des habitants possède des troupeaux, et qu'on regarde cependant cette province comme étant peuplée par des Esquimaux. Pour détruire l'objection, il suffit de remarquer qu'il faut distinguer entre les habitants des côtes et ceux de l'intérieur de cette province (1). Les derniers seuls ont des troupeaux de rennes, parce qu'ils appartiennent aux races asiatiques ; mais leurs voisins se livrent exclusivement à la pêche et à la chasse, car ils ne sont autres que de véritables Esquimaux émigrés en Asie, et établis précisément en face de la côte américaine.

Si l'on insiste en disant qu'avant leur migration, les Esquimaux étaient sans doute *pasteurs*, et que c'est depuis seulement qu'ils ont cessé de l'être, nous observerons que tout contredit une semblable

(1) Voy. *Om Eskimoernes Herkomst*, par M. H. Ring, dans *Aarbæger for nordisk Oldkyndighed*, 3e livraison, 1871, Copenhague.

hypothèse. En étudiant l'histoire des divers groupes d'Esquimaux, on est frappé de leur fidélité et, pour ainsi-dire, de leur tenacité à garder les mêmes coutumes. On ne croit pas que, depuis des siècles et malgré leur contact avec les Européens, ils aient rien changé à leur manière de vivre, à leurs occupations, à la forme de leurs vêtements, à la façon d'établir leurs tentes ou de construire leurs maisons d'hiver. Nous ne parlons pas de leur foi religieuse, puisqu'ils sont devenus chrétiens, mais ceci fait exception. Or, cette persévérance et cette fixité ne permettent pas de croire qu'ils auraient abandonné un usage aussi important que celui dont il est question. De plus, une race habituée à la vie nomade et assez douce des peuples pasteurs, n'aurait pu, avec les faibles ressources et les instruments si imparfaits des âges reculés, la quitter brusquement, sans s'exposer à périr de faim et de misère sur un sol aride et sous un ciel aussi inclément. Il fallait être autrement préparé à cette vie active et laborieuse, que les Esquimaux passent en partie sur l'Océan, à la rude et pénible existence qui est aujourd'hui la leur. Dans l'opinion que nous soutenons on comprend très-bien qu'ils aient pu s'y former. Presque tous les Indiens sont chasseurs, et ils se livrent aussi à la pêche sur les grands fleuves d'Amérique. En se séparant d'eux, les Esquimaux ne changèrent donc pas, à proprement parler, leur genre d'occupations. Seulement ils se livrèrent à la pêche et à la chasse sur la mer, au lieu de le faire sur les rivières et dans les bois, et si leur travail devint plus fatiguant, du moins des provisions plus abondantes les en dédommagèrent.

Il y a encore, sous le rapport des coutumes, d'autres différences notables entre les Esquimaux, et les peuples du Nord de l'Asie. L'usage du *Kajak* (1) est exclusif aux premiers. Leurs voisins des côtes asiatiques, les vrais Tchouktchis et les habitants du Kamtschatka n'ont pas la pratique du tatouage, employée chez les Esquimaux, surtout par les femmes. Cette coutume au contraire se retrouve

(1) Ce terme désigne les barques des Esquimaux.

chez les sauvages d'Amérique, qui ont encore d'autres usages communs avec les Esquimaux : ainsi, les uns et les autres s'assemblent assez souvent, et, dans ces réunions publiques, ils ont des façons de procéder analogues ; ils montrent aussi le même goût pour les divertissements, en particulier pour le jeu de paume.

Par rapport aux systèmes religieux, nous ne nierons point qu'il y ait des analogies entre les croyances des tribus du Nord de l'Asie et celles des Esquimaux. Mais il y a aussi de grandes disparités, et en voici une qui est essentielle. Les Asiatiques avaient des statues ou images représentant leurs dieux, et auxquelles ils rendaient un culte, tandis que les Esquimaux n'ont jamais eu d'idoles, mais seulement des amulettes, portées également par les Peaux-Rouges et les tribus de l'Extrême-Orient. Les Grœnlandais, comme on le verra par l'exposé de leur mythologie, n'admettaient que deux divinités, et les autres puissances surnaturelles étaient simplement des *génies*. Les Asiatiques, outre ces génies ou esprits, avaient un bien plus grand nombre de dieux supérieurs ou inférieurs, dont les demeures brillantes rappellent les splendeurs de l'Olympe des Grecs. Tôrnârsuk, le principal dieu des Esquimaux, n'est pas sans analogie avec celui que les Indiens appellent « *le Grand-Esprit* ». (1)

Quand il s'agit de découvrir l'origine des peuples, leurs traditions et leurs légendes conduisent souvent à la vérité historique ; mais ici nous n'avons pas le même avantage. Il existe bien chez les Esquimaux de nombreuses légendes, mais elles ont presque toutes rapport à leurs croyances superstitieuses, à leur genre de vie, ou à leurs luttes contre les colons scandinaves. Quelques-unes cependant parlent d'un mystérieux pays, nommé Akillinek et situé au-delà de

(1) Par une coïncidence bien digne d'être signalée, quelques-uns des crânes de l'âge de la pierre taillée, du renne, trouvés par M. Arcelin, à Solutré, dans le Mâconnais, se rapprochent singulièrement du crâne esquimau. Serait-ce un nouvel argument en faveur de l'origine européenne des races du Nouveau Monde? L'on a déjà signalé l'affinité au point de vue grammatical, du Basque, avec les dialectes de l'Amérique du Nord.

la mer. De rares Grœnlandais s'y rendirent ou y furent emmenés malgré eux ; mais aujourd'hui on ignore sa position. On sait seulement qu'il fallait un certain temps pour y arriver. Rien n'indique d'ailleurs que les Esquimaux l'aient regardé comme le pays de leurs ancêtres. Dans la question présente, leurs traditions, jusqu'ici du moins, ne peuvent donc servir de base à des conjectures fondées, mais il est possible aussi, qu'une étude plus suivie des légendes déjà connues et de celles qui restent à recueillir fournisse plus tard des renseignements utiles.

Après avoir exposé les deux principales opinions sur l'origine des Esquimaux en général, et les motifs de notre préférence pour l'une d'elles, nous devons donner brièvement les renseignements historiques, qui ont rapport à l'existence ou aux invasions de ces sauvages dans le Grœnland.

Dès les premiers temps de la colonisation, Eirik Raudé, en explorant les côtes de l'île, avait découvert, à l'est et à l'ouest, des restes d'habitations, des débris de barques couvertes de peaux et quelques outils en pierre. Les Scandinaves n'étaient donc pas les premiers habitants de l'île. Servait-elle de séjour permanent à des peuplades sauvages? Etait-elle seulement une station visitée par eux? Les colons ne purent tout d'abord résoudre ces questions, mais bientôt d'autres indices se présentèrent. L'Islandais Thorgils et quelques uns de ses amis, abandonnés par l'équipage de leur vaisseau sur l'Océan Glacial, n'avaient pour toute ressource qu'une petite barque. Ils abordèrent un soir sur une côte stérile du Grœnland Oriental, tirèrent à terre leur frêle esquif et dressèrent leurs tentes pour passer la nuit. Le lendemain ils furent bien étonnés de ne plus trouver leur barque. Grand était leur désespoir; mais le jour suivant, ils entendirent des voix puissantes, qui les invitaient à venir la reprendre. Ils l'aperçurent, en effet, et en même temps ils virent deux femmes sauvages qui disparurent aussitôt (1).

(1) Voy. *Floamanna-Saga*, 24.

Vers la même époque, divers chefs partis d'Islande avaient poussé leurs excursions maritimes jusque sur les rivages de l'Amérique (1). Le pays où ils avaient abordé leur paraissait fertile, et la vigne y croissait d'elle-même, produisant de beaux raisins ; mais un jour, des hommes à l'aspect sauvage et farouche, naviguant sur des barques de peaux, vinrent assaillir les Islandais, qui furent obligés de se rembarquer et de gagner le Grœnland. C'est à partir de cette époque que les colons grœnlandais appelèrent *Skrœlingar* ou encore *Esquimaux* les sauvages de l'Amérique; et le même nom leur servit à désigner ceux qu'ils croyaient de même race, et qui, d'après leur supposition, devaient vivre dans les régions septentrionales du Grœnland.

Un été, le prêtre grœnlandais Arnald, ayant fait naufrage sur les côtes d'Islande, remarqua des épaves qui lui parurent travaillées avec des hachettes en pierre, et dont l'une portait encore des coins en os. On les attribua aux *Skrœlingar*, et en 1266 les prêtres de l'OEsterbygd firent explorer, plus au nord, les rivages de l'île. Les navigateurs, s'avançant par la mer de Baffin jusqu'au détroit de Lancastre, reconnurent de chaque côté de la baie, des vestiges indiquant que les Skrœlingar avaient séjourné sur divers points (2). Les colons observaient tout ce qui pouvait les renseigner sur ces sauvages, comme si déjà ils avaient eu le secret pressentiment que la colonie serait un jour ruinée par leurs invasions.

La première agression des Esquimaux eut lieu en 1379. Ils tuèrent 18 hommes du Vesterbygd et en emmenèrent deux comme esclaves; puis, à quelque intervalle, la lutte reprit, et elle ne cessa qu'avec la destruction de cette portion de la colonie. En 1418 l'OEsterbygd fut ravagé par une invasion soudaine, et le Grœnland demeura dès-lors continuellement exposé soit aux pirateries d'Européens sans aveu, soit aux déprédations des Skrœlingar. Vers le milieu du XVI[e] siècle,

(1) *Thorfinn Karlsefnes Saga*, 4.

(2) *Grœnlands historiske Mindesmærker*, III, pag. 239-243.

l'extermination des colons était complète, et les Esquimaux devenus les maîtres du pays.

Ces peuplades sauvages furent évangélisées dans la première moitié du XVIII[e] siècle par un prêtre plein de foi et de courage, envers lequel la différence de communion ne saurait nous empêcher d'être juste : nous voulons parler du missionnaire Jean Egede. Lorsque, après plus de cent ans d'oubli, on eut songé en Danemark à retrouver le pays qui avait servi de séjour à des Scandinaves, ceux qui s'y rendirent n'étaient guère attirés que par l'appât du lucre; mais Jean Egede pensa avant tout aux âmes. Sa vie, ses efforts, son zèle sont dignes d'admiration. Le 3 mai 1721, il s'embarquait à Bergen sur le vaisseau l'*Haab* (l'Espérance), avec son épouse et ses enfants. Il fut pendant 15 ans l'apôtre du Grœnland, où il fonda une mission que ses fils continuèrent après lui (1). Quelques missionnaires de la secte des Frères Moraves vinrent aussi y annoncer l'Evangile et les communautés de ce rit y sont aujourd'hui assez nombreuses.

Les Grœnlandais ne sont qu'imparfaitement chrétiens. Leur foi nouvelle garde l'empreinte de plusieurs superstitions anciennes, qui survécurent à la chute du paganisme ou se transformèrent en d'autres plus ou moins voisines de la véritable croyance. Cela provient, sans doute, de ce que ceux qui leur apportaient l'Evangile n'ayant point la foi entière et traditionnelle de l'Eglise, ne pouvaient faire connaître aux néophytes les dogmes dans leur pureté et leur intégrité; mais le mélange de vérité et d'erreur, qui compose la foi de l'Esquimau, tient encore à d'autres causes. En énumérer quelques unes, c'est aussi rendre raison de la singularité des anciennes croyances mythologiques, qui font l'objet principal de ce travail.

Le Grœnland est un des pays qui prêtent le plus à la superstition. Tout y est étrange, la mer, la terre et le ciel. La mer est, suivant les saisons, tantôt soulevée par de furieuses tempêtes (1), tantôt congelée toute entière; ou bien elle pousse à sa surface, dans de rapides

(1) *Grœnlands historiske Mindesmærker*, III, pag. 728.

courants, de larges glaçons détachés. La terre, découpée par de longs golfes, présente presque partout des montagnes ou des plaines de glace; seules, de rares vallées fertiles font un contraste frappant avec le reste du pays. Dans ces lieux voisins du pôle, le ciel, on le sait, distribue pendant une durée excessive la lumière ou les ténèbres, et quand le soleil disparaît de l'horizon pour trois longs mois, il semble emporter avec lui toute trace de vie. Sur la terre, comme dans les airs, se passent des phénomènes mystérieux pour le vulgaire, tels que la phosphorescence et le mirage des eaux, l'apparition des aurores boréales, etc. Dans la profondeur d'une montagne de glace, un bruit soudain, puissant comme un éclat de tonnerre, retentit avec force, répercuté au loin par tous les échos. D'autres fois, c'est un cri perçant, qui traverse les airs, un son qui vient on ne sait d'où, des rochers, de l'atmosphère, de la mer ou des fleuves? En parcourant les plaines océaniques, qui s'étendent du nord-ouest de l'Islande, aux rivages orientaux du Grœnland, Eggert Olafsen fut au XVIII[e] siècle, témoin d'un semblable phénomène. Ce bruit, ces cris dont ils ignoraient la vraie cause, les Esquimaux les prenaient pour des faits surnaturels : les sorciers ou les *mauvais génies* les produisaient, et c'étaient des présages sinistres, des avertissements d'une mort prochaine, d'une calamité désastreuse.

D'ailleurs, au Grœnland, les côtes seules peuvent être habitées, et l'intérieur du pays reste désert. Or, devant ces immenses surfaces de glace, qu'on ne visitait jamais, à la vue de ces rochers dont les blocs dessinent, dans le lointain, des figures bizarres, semblables à des formes d'hommes ou d'animaux gigantesques, les Grœnlandais

(1) Voy. dans un vieil ouvrage islandais intitulé *Konúngs Skuggsjò* (en danois *Kongespeilet*), une description du Grœnland au XIII[e] siècle. A propos des ouragans, il y est dit que les flots de la mer s'élèvent comme des barrières autour d'un vaisseau et l'engloutissent. Ces barrières ou *haies de mer* (*Havgjerdinger*), formées de trois vagues énormes, enserrent le vaisseau dans un triangle sans présenter aucune ouverture.

Voy. aussi sur ce singulier phénomène une savante dissertation : *Kongespeilets Havgjerdinger* par M. Japetus Steenstrup, Copenhague 1871.

ressentaient et ressentent encore je ne sais quelle frayeur mêlée de respect. Cette solitude, c'est bien le lieu des mystères, le séjour des animaux monstrueux, des lutins, des géants et des génies redoutables.

Sur la mer, enfin, d'énormes ours blancs (1), des rennes et des phoques voguent assis sur des glaçons qui les portent souvent jusqu'au rivage; ou bien, ils passent leur tête hideuse à travers une fente de glace pour respirer plus librement. Dans la nuit, on les prendrait pour des apparitions fantastiques; mais même en plein jour quelquefois se dresse tout-à-coup près d'un navire, l'effrayant *Havstramb*, poisson monstrueux, dont le corps ressemble dans sa partie supérieure au corps humain (2). Il annonce la tempête : naturellement, pour des peuplades aussi peu cultivées que celles des Esquimaux, c'est un être mystérieux.

En réfléchissant à la bizarrerie de la nature et des êtres, le lecteur peut déjà préjuger la nature de l'antique foi des Esquimaux et l'étendue des superstitions païennes qui régnaient parmi eux. Nous avons pensé qu'il y aurait quelque intérêt à décrire ici les principales croyances et les vieilles pratiques de ce peuple. L'antique mythologie de Rome et d'Athènes est universellement connue; celles des vastes territoires qui comprennent l'Inde, la Chine et l'Indo-Chine le sont aussi grâce à la publication des *Védas* et aux écrits de nos missionnaires. N'était-il pas convenable qu'on étudiât de même les croyances et les mœurs des anciens peuples septentrionaux? La géographie et les sciences naturelles veulent aujourd'hui étendre leurs domaines par de hardies tentatives d'expédition au pôle Nord; et en recherchant, dans ces régions lointaines, une mer libre et un passage ouvert, les savants mettent à profit leurs voyages, pour étudier la situation et la

(1) Ces animaux sont encore aujourd'hui en si grand nombre sur les mers du Grœnland, que pendant une récente expédition des Allemands au pôle Nord, ils vinrent en foule autour du navire la *Germania*, à l'ancre dans un fjord, et qu'ils établissaient un véritable blocus, qu'on ne pouvait franchir qu'en étant bien armé.

(2) Nous en parlons plus loin.

configuration des îles, l'état de l'Océan, la rigueur du climat, la densité de l'air et tous les phénomènes météorologiques et atmosphériques. La science historique ne pouvait rester en arrière des autres; elle devait, elle aussi, porter ses investigations dans ces mêmes contrées. Les matériaux pour l'histoire des peuples septentrionaux ont été rassemblés avec soin par un grand nombre d'érudits scandinaves; et parmi eux, quelques-uns se sont donné pour mission d'étudier ce qui concerne l'une des races du Nord les plus oubliées, et certainement les moins connues jusqu'ici. Nous citons surtout M. H. Rink, qui, longtemps sous-inspecteur du Grœnland méridional, était dans d'heureuses conditions pour reconnaître sur place tous les vestiges des croyances ou des pratiques anciennes, pour collationner les témoignages et les légendes qui les rappellent. Ses nombreux écrits sur le Grœnland sont le fruit de connaissances sûres, approfondies, exposées avec clarté et sous une forme toujours pleine d'intérêt.

D'un autre côté les savants auteurs des *Grœnlands historiske Mindesmœrker,* particulièrement M. Finn Magnussen, ont enrichi de notes étendues et de commentaires excellents une foule de précieux documents, qui se rapportent à l'histoire du Grœnland. C'est à ces sources éclairées par une judicieuse et saine critique, que nous avons puisé pour ce travail, et nous nous appuyons en outre sur plusieurs anciennes relations écrites, soit en vieil Islandais, soit en Danois. Des traditions et des légendes, dont beaucoup furent recueillies et écrites par des Esquimaux, feront mieux comprendre les doctrines, en les montrant réalisées dans les faits; et afin de rendre cet exposé plus facile à suivre, nous adoptons un ordre qui se rapproche un peu de la méthode classique. Le premier chapitre comprendra la Théogonie, l'Ontolgie générale, et les principales notions de cosmogonie et de morale des Grœnlandais. Nous décrirons ensuite les croyances spéciales sur les divers êtres : génies, hommes extraordinaires et animaux fantastiques. Le troisième chapitre sera consacré à faire connaître le culte et les pratiques superstitieuses, et

dans le dernier, nous parlerons des ministres de ce culte, c'est-à-dire des prêtres ou *angàkok* dont le rôle était si important.

I

Théogonie et Ontologie générale — Cosmogonie—Morale

§ 1er : Théogonie et Ontologie

Le monde, pour ainsi dire tout entier, est peuplé d'*esprits* ou *génies*; mais au-dessus d'eux est un être supérieur, qui les contraint d'être utiles aux hommes, et leur empêche de nous nuire. Il est appelé *Tôrnârsuk*. Les légendes des Esquimaux ne le donnent pas comme le créateur de ce qui existe, mais il est très-puissant. Il habite dans le *Monde Inférieur*, où les âmes des justes vont aussi séjourner. C'est un dieu indépendant, personnel, qui n'est ni homme ni femme. Source de la sagesse et de la science, il fournit aux hommes les moyens de combattre le mal et d'atteindre au bien; il décide de leur sort après leur mort. Quand on l'invoque et qu'on l'appelle à son secours, il répond le plus souvent à cet appel, soit par lui-même, soit en envoyant un *esprit* pour conseiller, assister, secourir; mais pour bien connaître *Tôrnârsuk* il faut être arrivé à ce degré de puissance et de perfection qui fait d'un homme un *Angàkok* (1). C'est à celui-ci surtout qu'il se manifeste, et c'est par lui encore que sont transmises au peuple les révélations du dieu, toujours appropriées aux circonstances. Ajoutons que toutes les légendes ne sont pas d'accord sur les attributs de Tôrnârsuk.

Il existe un autre être divin, d'une puissance et d'un rang supérieurs aussi, et source de vie corporelle pour les choses d'ici-bas. On le représente sous les traits d'une femme, que l'on appelle *Arnar-*

(1) Nous consacrons un chapitre spécial aux *Angákok*, ou prêtres grœnlandais.

kuagssâk (la vieille femme). C'est dans la mer que celle-ci a fixé sa résidence. Du bassin qui est sous sa lampe sortent les animaux marins dont se nourrissent les hommes. Quand ils ne montent pas à la surface des eaux, c'est que, dans un accès de colère, causé par certains petits monstres qui s'attachent à son visage, la vieille déesse les retient dans les abîmes de l'Océan. La rareté des poissons et des animaux aquatiques cause alors la disette parmi le peuple, et ce dernier n'a pas de meilleur moyen pour la faire cesser que de députer vers *Arnarkuagssâk* un puissant *Angàkok*. Celui-ci, grâce à certains rites que nous décrirons, descend, à travers les flots, au fond de la mer; il chasse les petits monstres qui tourmentent la déesse, il apaise son courroux, et elle laisse alors les habitants des eaux remonter à la surface de l'Océan (1). La même cause lui fait aussi prolonger les hivers, et pour que les flots redeviennent libres plus vîte, on recourt encore à l'influence bienfaisante qu'un Angàkok exerce sur elle. Dans quelques vieux manuscrits, elle est représentée avec le caractère d'une femme sordide et méchante par essence; mais suivant les croyances vraiment traditionnelles, elle a une nature toute différente. Elle figure l'économie et la prudente épargne; son sexe indique qu'elle donne la vie à tout ce qui naît ou germe dans la nature. Les êtres effrayants qui l'attaquent sont l'image du mal que l'homme doit combattre. La déesse enfin représenterait la vie matérielle, comme *Tôrnârsuk*, lui, est l'éternelle *Raison* ou l'*Intelligence*.

Outre ces divinités, les Grœnlandais n'admettaient-ils pas un être également bien puissant, mais méchant par nature? Ce serait lui qu'on invoquerait dans les opérations magiques, lui qui conduirait les âmes au *Monde Supérieur*, lui enfin que combattrait Tôrnârsuk. Les légendes paraissent supposer son existence, mais il n'a pas été autrement personnifié.

Le Christianisme n'a point entièrement effacé, parmi ces populations à la mémoire tenace, tous les vestiges des vieilles croyances.

(1) Voy. *Kaladlit Okalluktualliait*, III, p. 91, Godthaab, 1861.

Pour le Grœnlandais de nos jours, Tôrnârsuk existe toujours, mais il a perdu son auréole de dieu, et ne possède que les attributs du démon. C'est sous la figure de celui-ci qu'il occupe encore une grande place dans les croyances. L'enseignement chrétien sur les mauvais anges n'a fait qu'affermir la foi à son existence. Il a le pouvoir de se montrer en plusieurs lieux à la fois, et toujours avec d'horribles formes. En un clin d'œil il peut rentrer sous terre. Son rôle principal, c'est d'inspirer l'effroi.

Dès le temps des premiers missionnaires chrétiens, *Arnarkuagssâk* fut considérée comme la mère du diable, et on l'appelle encore « *la mère de celui qui est en bas* ». On ne la regarde pas comme un être mauvais, et bien qu'ils sachent que Dieu gouverne tout, les Esquimaux chrétiens attribuent toujours à l'antique déesse une sorte de souveraineté sur les animaux qui peuplent les mers.

Tout le monde visible est gouverné d'une façon surnaturelle par certains êtres ou *génies,* qu'on appelle les *possesseurs* des objets, ou, d'après le terme grœnlandais, « *Inue* » (1). Ce sont des *puissances* surnaturelles, mais subordonnées et inférieures à Tôrnârsuk. Chaque *Inua* exerce sa domination sur une étendue limitée, ou sur un nombre d'objets déterminé. Il y en a qui président aux terres, aux montagnes, aux cités, aux astres, etc. Au moyen des objets qui leur sont soumis, les *Inue* exercent aussi leur influence sur les hommes. Outre leur nom commun, ils en ont un autre spécial qui se tire, soit des lieux où ils résident, soit des inclinations ou passions humaines qu'ils provoquent, soit enfin des moyens qu'ils emploient.

Il existe des génies ou *Inue* de plusieurs sortes. Les uns le sont par nature et l'ont toujours été : ce sont des substances ayant une existence, une vie personnelle; d'autres ont été élevés à ce rang, et c'est ainsi que des âmes séparées des corps sont devenues *Inue*, tout en conservant leurs facultés propres; plusieurs enfin sont simplement des personnages autrefois vivants sur la terre, que l'on a

(1) Au singulier *Inua*.

gratifiés de facultés surnaturelles. La tradition en s'éloignant d'eux les a transfigurés et leur a donné les attributs des génies. Quelques génies sont visibles et apparaissent sous la figure d'hommes ou d'animaux ; mais il n'est pas nécessaire qu'ils aient un corps pour agir. En général, ils se manifestent sous forme de feu ou de lumière. Leur vue peut causer la mort d'un homme ou paralyser ses membres, ou bien leur présence est un avertissement de la mort d'un parent. Certains génies, sans se montrer et invisiblement, séparent l'âme du corps des hommes et la ravissent. Nous décrirons plus loin les principales espèces d'*Inue* et leurs attributs.

Après la mort d'un homme, son âme est considérée comme l'*Inua* du cadavre, tant qu'il en subsiste des restes ; elle est également celui des biens dont cet homme jouissait pendant sa vie. Pour commercer avec les génies, il faut être dans une condition particulière et posséder des facultés spéciales.

Tous les êtres vivants sur la terre, hommes ou animaux, ont une âme et un corps. L'âme a un certain lien avec la respiration, mais elle est une substance différente du corps. Parfois elle le quitte, sans que pour cela la vie cesse. Elle peut de même rentrer en lui. La nature de l'âme est la même que celle des esprits ou génies. Dans leur état ordinaire, les hommes ne peuvent ni l'apercevoir ni l'atteindre : il faut, pour la voir, être dans un état privilégié, dont jouissent quelques hommes. L'âme a la même forme, le même aspect que le corps auquel elle appartient : seulement, elle est d'une essence plus délicate et comme éthérée.

Après la mort du corps, elle continue de subsister, et son état correspond plus ou moins à celui d'un homme vivant. L'âme des animaux était, elle aussi, censée jouir d'une sorte d'immortalité.

Dans quelques relations écrites par des Européens et dans certaines traditions grœnlandaises on trouve des traces d'une croyance à la transmigration des âmes. L'âme d'un homme vivant remplace quelquefois celle d'un homme mort, et réciproquement ; ou bien la transmigration a lieu entre les hommes et les animaux. Il est même

dit que l'âme humaine, dans quelques cas, peut être blessée, divisée, endommagée; mais les parties sont susceptibles d'être réunies, et l'âme redevient intacte. Enfin, une portion de l'âme d'un homme, d'un défunt, par exemple, peut remplacer une portion de celle d'un homme vivant, et celui-ci acquiert par là une certaine ressemblance avec le premier. Ces dernières notions, qui, par leur bizarrerie, dépassent de beaucoup la doctrine de Pythagore et celle des Sages de l'Egypte, n'étaient pas du moins admises par tous les Grœnlandais.

Le Christianisme a entièrement modifié ce qu'il y a d'erroné dans ces croyances sur les âmes, mais l'idée que les Esquimaux se faisaient des Inue est restée à peu près la même.

L'âme d'un homme mort peut se montrer aux yeux des vivants sous une forme sensible : c'est alors *un revenant*. Elle *apparaît* ordinairement près du lieu de la sépulture du corps; mais souvent aussi les défunts *hantent* les maisons où ils habitaient de leur vivant. Ils viennent la nuit, traînant avec eux leur suaire; ils se glissent dans la hutte, lors même qu'une lumière y brille. Leur visage décharné, leurs yeux agrandis et saillants, le linceul dont ils sont enveloppés, et enfin tout leur aspect sépulcral jettent l'effroi dans les familles (1). Leur vue peut même faire mourir. Aussi bien, les Esquimaux abandonnaient presque toujours, sans retard, une maison, une place, un séjour visités par des spectres.

En général les *revenants* trahissent leur présence, soit en produisant un son pareil à celui d'une flûte, soit en chantant aux oreilles des gens. Cette dernière manière indique qu'ils réclament de la nourriture, et dans ce cas, il est bon de leur dire aussitôt : « prenez-en selon vos désirs ».

Les défunts peuvent aussi récompenser ceux qui, sur cette terre, se montrent bienfaisants; ils sont spécialement les génies protecteurs de leurs petits enfants, de ceux surtout qui portent le nom qu'eux-

(1) Voy. dans *Eskimoiske Eventyr og Sagn* (Copenhague, 1871) les légendes 6, 7 et 13.

mêmes ont porté. Au contraire, l'âme d'un homme assassiné peut se venger de son meurtrier, en s'introduisant en lui pour le torturer, ou, tout au moins, en dévorant une portion du foie du coupable.

Pour empêcher un mort d'apparaître comme revenant, il faut le disséquer et placer ses membres dans un vieux tombeau.

Cette foi aux revenants n'était pas une croyance spéciale aux Esquimaux : presque tous les peuples la partagaient (1). Les Islandais et les Scandinaves l'avaient apportée au Grœnland en s'y établissant, et nous voyons même que dans cette île, dès les premiers temps de la colonisation, les revenants se montrèrent souvent et en grand nombre. Au milieu de tous les récits plus ou moins tragiques, plus ou moins effrayants de ces apparitions, nous signalerons, mais sans le citer, parce qu'il est en dehors de notre cadre, le touchant épisode qui, dans la Saga de Thorfinn Karlsefne, a rapport à Thorstein Eiriksson se relevant, après sa mort, pour donner d'utiles conseils à sa belle et jeune épouse Gudrid, et lui révéler sa brillante destinée (2).

Les Esquimaux redoutent encore les revenants comme au temps où ils étaient païens; ils s'effraient toujours à la pensée des malheurs que leur présence occasionne. Dans les communautés Moraves, on croit généralement que les défunts ne peuvent apparaître comme revenants, lorsqu'ils ont été enterrés, par des missionnaires de ce

(1) Voy. dans *Eyrbyggia Saga*, 34, le curieux récit des apparitions de l'Islandais Thorolf Skjœvbeen, après sa mort, et des malheurs que ces apparitions causèrent en Islande, pendant plus d'un an, dans la contrée ou il était enterré. Ce terrible revenant, plus méchant encore que n'avait été Thorolf vivant, tuait les hommes, dispersait ou faisait périr les troupeaux, rendait les bœufs furieux; et, chose plus extraordinaire, il entraînait à sa suite, comme revenants, les hommes dont il avait causé la mort. Une partie des habitants quittèrent le pays qui devint presque désert, et ceux qui restèrent n'osaient passer dans le voisinage des sépultures. Ces faits et les détails sur les tragiques et bizarres phénomènes qui eurent lieu lors de l'exhumation du corps de Thorolf font de ce récit un des plus intéressants épisodes de *Eyrbyggia-Saga*. Voy. aussi *Floamanna-Saga,* passim.

(2) Voy. *Thorfinn Karlsefnes Saga,* 5.

rit, dans un cimetière des missions. En tous cas, ils ne produiraient pas ce son étrange et particulier qui ressemble à celui d'une flûte.

Ce n'est pas Tôrnârsuk qui a créé les hommes : ils sont nés de la terre. Le premier être humain aurait été, suivant quelques-uns, un homme qui s'appelait *Kallak*, et c'est d'une motte de terre que celui-ci aurait formé la première femme (1). Les hommes n'ont pas tous des facultés semblables : quelques-uns, sans avoir une taille plus élevée, se distinguent cependant du vulgaire par des aptitudes spéciales, soit sous le rapport corporel, soit sous le rapport intellectuel. Nous consacrerons quelques pages à ces êtres extraordinaires.

Les mythes grœnlandais parlent eux aussi d'hommes d'une haute stature, dont l'existence et la vie rappellent les Titans des légendes orientales et la guerre que ceux-ci firent aux dieux de l'Olympe. Ils habitent ces plages désolées, qui bordent, au nord-est du Grœnland, le vaste Océan Glacial. Les anciens Scandinaves appelaient *Utgarde* et *Iotunheim* ces contrées redoutables, et du temps même de Saxo-Grammaticus, ils les croyaient peuplées par les descendants des *Géants* et des *Trolle*. Ceux-ci firent la guerre aux dieux bienfaisants, et ils sont aussi ennemis des hommes. Placés près du pôle pour envoyer de là les vents qui déchaînent les tempêtes, ce sont eux qui causent les étranges et terribles aventures, si nombreuses sur les flots de la mer Glaciale. Au XIIe siècle, le mystère qui planait sur l'état de cette froide et presque inabordable région ne faisait que piquer plus vivement la curiosité, et un roi danois, Gorm Haraldsson, envoya le chef Torkil, avec une flotte, en visiter la partie désignée sous le nom de *Utgarde-Loke* (2).

D'après les légendes, les géants vivent comme les Grœnlandais,

(1) On peut voir là comme une réminiscence corrompue de la tradition biblique sur la création de l'homme.

(2) *Historia Danorum*, par Saxo-Grammaticus, I, p. 420-433; *Eddalæren og dens Oprindelse*, par Finn Magnussen, III, p. 136-145, 168-170, Copenhague.

mais ils se servent de *Kajak* (1) plus grands que les brisans, et les animaux capturés par eux ont une taille en proportion. De temps à autre on voit leurs chiens de mer et quelques-uns de leurs longs instruments de pêche flottant à la dérive vers le rivage. Il arrive aussi parfois que des géants ravissent de jeunes Grœnlandaises dont ils font leurs épouses, et pour découvrir la contrée où ils les ont emmenées et les leur reprendre, il faut employer des moyens surnaturels. On a recours à la science des Angàkok, et pour tuer le géant coupable on se sert d'armes enchantées ou d'animaux extraordinaires, qui ont l'instinct et la force de le dévorer (2).

On parle beaucoup des mouettes du pays des géants. Les Esquimaux qui s'aventurent un peu loin sont saisis et emportés par elles. Si un pêcheur a disparu soudain, c'est qu'une de ces mouettes l'a pris pour qu'il servît de nourriture à ses petits (3). Il y a enfin d'autres géants qui habitent pendant le jour leurs cavernes sombres, et se montrent la nuit sur les masses des rochers. Comme ceux d'Homère, comme le Cyclope, ils n'ont qu'un œil, et, comme eux aussi, ils sont redoutables dans leur colère.

Les anciens Scandinaves et les Islandais avaient remarqué au Grœnland une espèce de femmes qu'ils appelaient tantôt *Vilde Koner*, femmes sauvages, tantôt *Troldkoner*, femmes des *Trolle*. Quelques auteurs les désignent même sous le nom de *Dœmones montani*. Thorlacius prétend qu'il ne faut pas les confondre avec les sorcières qui, par leurs artifices magiques, déchaînaient les vents, ni avec les Faunes ou Nymphes, qui étaient censées demeurer dans les airs. En les voyant, on pouvait, d'après lui, reconnaître qu'elles étaient des

(1) Ce terme désigne les barques des Grœnlandais. Prononcez *Kaïak* ou *Kayak*. Le pluriel est *Kajarpagssuit*. Pour éviter la confusion, nous emploierons le mot *Kajak invariable* pour le pluriel comme pour le singulier. Nous écrirons de même *Angákok* pour les deux nombres, bien que le pluriel soit *Angákut*.

(2) Voy. diverses légendes où il en est question dans *Kaladlit Okalluktualliait*, III, p. 84 et 118.

(3) *Kaladlit Okalluktualliait*, III, p. 93; Godthaab, 1861.

créatures humaines à l'état sauvage, et d'une taille gigantesque. La plupart habitaient des cavernes dans les montagnes de glace, se nourrissaient des produits de leur pêche ou de leur chasse, quelquefois même de chair humaine. Abandonné presque sans ressources sur une côte glacée du Grœnland, le héros de la *Floamanna-Saga* aperçut un matin deux de ces *Troldkoner*, qui dépeçaient un animal de mer, et de ses membres déchirés formaient des monceaux pour les emporter. Thorgils s'est promptement élancé, l'épée à la main, sur ces créatures bizarres : il atteint l'une d'elles, la frappe de son glaive et lui coupe une main. Avec cette main tombe aussi le fardeau qu'elle emportait, mais cette blessure n'arrête pas l'étrange femme, qui s'enfuit avec rapidité (1). Ces détails historiques peuvent nous faire supposer combien des êtres aussi bizarres durent agir, plus tard, vivement sur l'imagination superstitieuse des indigènes du Grœnland.

Dans les légendes, les animaux paraissent doués d'intelligence et de sentiments ; ils parlent et agissent à la façon des hommes ; souvent même ils en prennent la forme. Le récit n'est quelquefois, il est vrai, qu'une fiction poétique, mais, dans maintes circonstances, on croyait que la faculté de pouvoir se métamorphoser ainsi existait réellement chez plusieurs animaux. L'abondante et heureuse capture des bêtes sauvages était une récompense accordée par la divinité pour des actes de bienfaisance et de générosité. Cependant, si l'on en détruisait un trop grand nombre sans nécessité, ou si l'on était trop cruel à l'égard de ceux qu'on avait pris, d'autres animaux, pour les venger, pouvaient causer des malheurs.

§ 2e : Cosmogonie

La terre avec la mer qui l'entoure repose sur des piliers ou appuis ; au-dessous d'elle est un espace béant et un monde distinct, qu'on

(1) Voy. *Floamanna-Saga,* ch. 24.

nomme le *Monde Inférieur* : c'est à travers la mer, et par les crevasses de la terre qu'on arrive à celui-ci. Le *Monde Supérieur* est au-dessus de nous : il n'est, pour ainsi dire, que la continuation du monde terrestre, et il renferme, lui aussi, des terres, des montagnes, des vallées, des lacs, etc. On y monte en s'élevant du milieu des flots de l'Océan. Quant au ciel azuré, celui des étoiles, il se compose d'une matière solide, et se meut sur les pics d'une haute montagne située au Nord, et faisant, selon toute apparence, partie du *Monde Supérieur*.

Quelque temps après la mort de chaque homme, son âme se rend ou dans le Monde Supérieur, ou dans le Monde Inférieur. Celui-ci vaut mieux que l'autre, car il est riche en chaleur et en aliments (1). Les *Bienheureux* y ont leurs demeures; mais pour y descendre, il faut pendant cinq jours se laisser glisser sur les pentes inégales des rochers. Cette difficulté d'atteindre au Paradis grœnlandais ne rappelle-t-elle pas le mot profond de J.-C. : « *Quam angusta porta et arcta via est quœ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniant eam* (St-Matth., VII, 14) ? » Et encore celui-ci, qui a le même sens : « *Violenti rapiunt illud* (regnum cœlorum) ? » Ceux qui sont dans le Monde Supérieur habitent des espèces de tentes, au bord des lacs glacés, et ils souffrent du froid et de la faim. Ils ne subissent cependant pas des châtiments bien durs. Ce sont eux qui, en jouant à la paume avec des têtes d'hippopotames, produisent sur la terre les aurores boréales.

(1) Le Christianisme seul a fait consister le bonheur du ciel dans des jouissances d'une nature purement spirituelle, découlant de la vision intuitive. Les peuples païens le plaçaient dans l'abondance et l'excellence des choses auxquelles ils étaient attachés, ou dont ils avaient le plus besoin sur la terre. Les Champs-Elysées des Grecs et des Romains offraient à leurs hôtes des plaisirs en rapport avec leur goût et leur ancien état dans ce monde. Les Musulmans ont un Paradis où ils pourront satisfaire leur sensualité et leurs désirs charnels. On conçoit que le Grœnlandais, habitant un pays pauvre et glacé, dût désirer trouver au Paradis des aliments plus délicats que n'étaient les siens, et une chaleur plus élevée que celle des régions du Nord.

La terre et le ciel qui n'en est que la continuation seront changés et même détruits : naturellement, ce sera quand leurs colonnes ou appuis seront usés de vétusté, et (notez ce détail), il n'y a que les hommes doués d'une claire-vue spéciale qui sachent dans quel état sont ces appuis !

Dans les traditions grœnlandaises, il n'est pas question de la création du monde ; nous ne prétendons cependant pas que les Esquimaux aient regardé le monde comme éternel : nous constatons seulement à cet égard le silence des documents.

Les Grœnlandais devenus chrétiens ont placé le Paradis au-dessus de cette voûte solide qu'ils regardaient comme circonscrivant le ciel païen. Mais au-dessous, les terribles *joueurs de paume* continuent toujours de résider, et au moment des grandes aurores boréales, il ne faudrait pas s'aventurer seul dehors : les *joueurs de paume* alors peuvent voltiger dans les airs, à la façon des âmes, et emporter les vivants. Suivant quelques traditions des temps chrétiens, la voûte céleste se serait parfois entr'ouverte, et l'on aurait entendu le chant des cantiques éternels. Par une espèce d'émigration, les âmes iraient du Paradis païen au Ciel des chrétiens. On ignore si le Monde Inférieur est devenu l'Enfer ; mais une chose positive, c'est que les derniers Angàkok qui ont refusé de se convertir, sont descendus dans les profondeurs de la terre, où leurs âmes se lamentent. Les idées primitives sur les piliers du monde et leur état de détérioration se sont mêlées aux croyances chrétiennes sur le jugement dernier.

§ 3e : Morale

Les Grœnlandais païens, malgré leur rusticité et leur ignorance, avaient le sens moral assez développé. Ils mettaient une distinction essentielle entre le bien et le mal ; et autant ils honoraient l'un, autant ils méprisaient l'autre. Ils les faisaient consister dans la violation ou l'observation non seulement des lois humaines, mais encore et surtout des lois divines. Le mal pour eux était synonyme de péché,

et le bien l'équivalent de vertu. Ils admettaient en conséquence une punition et une récompense après la mort; ils pensaient même que le mal est très-souvent puni dès cette vie.

Quant aux actes particuliers de vertu, ils plaçaient au premier rang le sacrifice, le dévouement personnel, et cela se comprend facilement, si on réfléchit à leur genre de vie. Chez eux, c'était le travail de chacun, et un rude et dangereux travail, qui devait contribuer à l'entretien, à la conservation de tous. Plus donc on s'y soumettait avec courage, plus le bien général s'augmentait, et ainsi on pouvait mieux apprécier la valeur et le mérite d'un dévouement généreux au profit de la société. Comme dans la morale chrétienne, l'accomplissement des devoirs envers autrui était mis par les Esquimaux à une place distinguée, et ils reconnaissaient que l'amour du prochain est ordonné par une loi plus haute que la loi humaine. La piété filiale était en grande estime au Grœnland : les enfants respectaient l'autorité paternelle, et en général tous les membres de la famille avaient une grande vénération pour les ancêtres. Une sage économie dans la conservation des biens acquis, c'est la vertu importante qui est nécessaire aux femmes.

Le plus grand péché, l'acte le plus criminel, c'est la pratique de la sorcellerie, qui pervertit les usages, et met l'homme en rapport avec l'esprit mauvais, ennemi du genre humain. La sensualité est aussi un mal; l'ambition et le désir de dominer sont des vices, car ils mènent à la violence et aux méfaits. On peut dire que, sur plusieurs points, l'ancienne morale des Esquimaux se rapprochait de la nôtre : Les différences pourtant sont nombreuses et *essentielles*. Le lecteur en jugera, lorsque nous exposerons leurs idées sur la constitution de la famille et sur le mariage, ou que nous décrirons les coutumes et pratiques grossières ou violentes, dont la nature du pays et la rigueur du climat ne suffisent peut-être pas à expliquer l'existence. Signalons tout de suite leur incroyable ardeur pour la vengeance. Chez les nations païennes de la Scandinavie, les parents de la victime pouvaient eux-mêmes tuer son meurtrier, ainsi que d'autres

membres de la famille de ce dernier. C'étaient, au sens de ces peuples, des représailles légitimes, et ce qu'on appelait la *vengeance par le sang versé* (Blodhevn). La loi ne s'y opposait pas, mais la coutume permettait au coupable de racheter son crime en payant une forte rançon : c'était le prix du sang. Au Grœnland, la vengeance par le sang versé était le plus souvent impitoyablement exercée. Les indigènes préféraient user de représailles, plutôt que de recevoir des objets de valeur. L'usage y était donc plus cruel encore qu'en Scandinavie, et rarement l'Esquimau pardonnait (1). Changer ces coutumes barbares, réformer les mœurs corrompues, comprimer les instincts cruels, c'était l'œuvre réservée à cette douce et pacifique Loi de l'Evangile, qui a tempéré tant de passions ardentes et adouci tant de nations farouches. La persévérance des prédicateurs chrétiens au Grœnland, comme ailleurs, l'emporta sur l'opiniâtreté des païens.

II

Notions particulières sur diverses espèces d'êtres : Génies, Animaux fantastiques, Hommes extraordinaires

§ 1er : Les Génies

La mythologie grœnlandaise admet plusieurs sortes de génies ou puissances surnaturelles, subordonnées à Tôrnârsuk, leur maître. Nous parlerons des principales.

Les génies dont il est le plus souvent question dans les légendes des Esquimaux sont les *Ingnersuit* (2). Ils ont leurs demeures dans les rochers qui bordent les rivages de l'Océan, et on y arrive par des chemins invisibles. Ces génies sont de deux espèces : *ceux d'en*

(1) Voy. *Kaladlit Okalluktualliait*, II, p. 23.

(2) Ce terme est le pluriel du mot *Ingnerssuak*, qui littéralement signifie *grand feu*.

haut, les bons génies, près desquels on a accès au moment de la haute mer; *ceux d'en bas*, les *Ingnersuit* méchants, qui habitent à de plus grandes profondeurs. Les premiers protègent les conducteurs de *Kajak*. Ils ressemblent complétement aux hommes, sauf qu'ils ont le nez très-petit, et les yeux rougeâtres comme ceux des mouettes. Leur peau est blanche comme celle des Européens. Lorsque le rempart de rochers s'est ouvert, et qu'on a pénétré dans les chemins mystérieux, on aperçoit un gracieux rivage, sur lequel sont bâties les habitations des bons *Inue* (1). Auprès de celles-ci sont les agrès ou accessoires des barques, ainsi que des outils de façon grœnlandaise, artistement travaillés. Les provisions y abondent. Portés dans ces *Kajak*, ces génies, eux aussi, se livrent à la pêche, et, souvent en pleine mer, ils guident et protégent invisiblement le marin, qui dans le danger serait seul. Celui-ci ne voit point son protecteur, car ses yeux ne peuvent rien distinguer dans la direction où le génie se trouve. Les pêcheurs qui sont à distance peuvent seuls remarquer cet acte secourable accompli par l'*Ingnersuit* (2). Voici une curieuse légende que nous choisissons entre bien d'autres sur la noble mission des bons génies (3).

Un Grœnlandais qui demeurait près d'un Fjord (4) avait vu mourir son fils déjà grand, et il l'avait enterré sur le rivage; mais au lieu de se conformer à l'usage antique, et d'observer sans sortir cinq jours de deuil, il partit pour un lointain voyage. De vieilles gens délaissés, un homme et sa femme, vinrent seuls visiter la fosse : ils chantèrent sur elle des paroles magiques, qui rendirent la vie au mort. Accueilli par eux, le jeune homme devint en retour leur soutien, et

(1) Voy. *Grœnlændernes Gamle Tro*, par M. H. Rink, dans *Aarbœger for* 1868.

(2) Voy. *Kaladlit Okalluktualliait*, T. III, p. 53, Godthaab, 1861.

(3) Cfr. Les traditions bibliques et chrétiennes sur les bons anges. Dans ces grossières superstitions du Grœnland, on retrouve partout des débris de vérité provenant évidemment d'une révélation primitive.

(4) Nous rappelons que ce mot, dans les langues du Nord, désigne un golfe.

chaque jour il leur apportait joyeusement le produit de sa pêche ou son gibier. Cependant, un soir qu'il paraissait abattu et taciturne, le vieillard étonné l'interroge : « J'ai trouvé, répond le jeune homme, « chez les génies du rivage, une belle fiancée, et je suis triste, parce « que pour vivre avec elle dans les demeures souterraines, il me fau- « dra vous quitter. » Pleins de tendresse pour leur fils adoptif, les vieux époux le pressent d'obtenir des *Ingnersuit* qu'ils puissent l'accompagner. Aussitôt que la réponse favorable des *Inue* est apportée, une barque est mise en mer, et les vieillards sont avertis que l'entrée des mystérieuses habitations est invisible, qu'il faut seulement ramer avec confiance, tout droit vers des rochers qui s'ouvriront d'eux-mêmes : s'ils cessent de ramer et s'ils regardent autour d'eux, l'entrée se refermera. On arrive à l'endroit désigné, ils ramcnt avec force. Déjà les belles demeures apparaissent brillantes d'éclat ; mais émerveillés à cette vue, les Grœnlandais ont laissé leurs rames inactives et ils regardent autour d'eux : soudain les rochers se referment, la barque est repoussée, et sa proue brisée. Le jeune homme dit alors à ses parents adoptifs : « maintenant, vous ne pou- « vez plus me suivre ; mais ici, sur cette saillie de rocher, il faut « bâtir une hutte, où l'on prendra soin de vous. » Là-dessus, il les quitte pour rejoindre sa fiancée chez les génies du rivage, et ce furent ceux-ci qui fournirent aux époux compatissants toutes les choses nécessaires à leur existence (1).

Bien différents de ces bons génies sont les Ingnersuit qui demeurent dans les profondeurs. Ils possèdent aussi la forme humaine, mais ils n'ont ni cheveux ni nez. S'ils sortent, c'est pour enlever les marins les plus robustes. Ceux-ci sont poussés par une invisible puissance, à travers les brisans, jusqu'aux habitations des génies méchants. Là, on brise leurs instruments de pêche, et ils sont introduits dans des demeures où on leur coupe le nez avant de les retenir

(1) Voy. *Ekimoisk Digtekonst*, dans *For Ide og Virkelighed*, mars 1870, p. 240.

dans une captivité douloureuse. Lorsqu'on veut consoler quelqu'un de la perte d'un de ses parents qui a fait naufrage, on dit que celui-ci n'est qu'enlevé par un des Ingnersuit.

Katauk était un pêcheur adroit et fort, qui jamais ne se servait de harpons munis de mouffles. Un jour, par un temps très-calme, il lança son arme sur un petit phoque; mais il chavira. A l'aide de sa rame, il releva son kajak; mais il chavira de nouveau et se releva encore; puis, comme son canot se renversa une troisième fois, et qu'il était entraîné par le phoque blessé, il se crut perdu. Le corps dans les flots, il se cramponnait au kajak, lorsque soudain il entendit un bruit de rames. C'étaient des Ingnersuit méchants, qui s'approchant remirent la barque à flots et conduisirent Katauk chez eux, Comme l'Esquimau étourdi de cette situation nouvelle ne voulait pas parler, un des génies s'écria : « qu'on lui coupe le nez ! » Un vieillard s'avança, aiguisa son couteau et coupa le nez du Grœnlandais, qu'un Ingnersuit avait renversé en le frappant aux tempes. Le pêcheur ainsi mutilé ne fut que plus honteux et encore moins disposé à parler. Irrités par ce mutisme qu'ils ne pouvaient rompre, les Ingnersuit pendirent leur captif à une poutre; mais il vint alors en pensée à celui-ci d'appeler à son secours ses génies protecteurs. Aussitôt un de ces génies, que les Esquimaux nomment *Erkungassok* apparut, mais frappé par les Ingnersuit il tomba mort. Cependant, de mystérieux Kajak s'approchaient : celui qui montait le premier s'écria en entrant dans les demeures des génies : « malheureux habitants du rivage, vous aurez bien du chagrin ! » En même temps, ses doigts fermés firent entendre le même bruit que s'ils avaient saisi une arme. Le conducteur du deuxième Kajak fit de même, et il dit en outre : « c'est notre plus jeune frère qui sera redoutable ! » Enfin, celui-ci arriva : il s'élança en faisant grand fracas, prononça les mêmes paroles sinistres, fit résonner ses doigts avec force; puis, saisissant les couteaux des Ingnersuit, il les jeta dans la mer, à l'exception d'un seul, dont il se servit pour couper la courroie qui suspendait le malheureux pêcheur. Mais à peine déta-

ché, le Grœnlandais fut assailli de nouveau par les méchants génies, et l'un d'eux plus acharné s'attacha au dos de l'Esquimau. Celui-ci fit effort, secoua rudement son agresseur, le jeta par terre et le frappa assez vivement pour faire jaillir le sang de sa bouche. S'occupant alors de secourir leur compagnon, les Ingnersuit laissèrent le pêcheur, qui s'esquiva en hâte. En sortant il vit l'*Erkungassok* étendu mort, et souffla sur lui pour le rappeler à la vie. Peu après, en effet, le bon génie redevenu vivant rejoignit sur son Kajak le Grœnlandais; il lui rapportait son nez coupé, qui, remis en place, adhéra au visage sans laisser trace de lésion (la légende remarque seulement que ce nez fût toujours froid)! Rentré enfin dans sa hutte, l'Esquimau fit des amulettes avec un fragment de courroie resté à son cou, et ils les donna aux jeunes marins, qui s'en trouvèrent bien! (1)

Les traditions rapportent que les Ingnersuit, les bons comme les mauvais, étaient autrefois des hommes, les mêmes qui anciennement survécurent à un déluge. La croyance à leur existence est restée inébranlable et vivace même de nos jours. Les bons génies du rivage continuent de protéger les marins et de les aider dans leurs pêches. Bien des fois on découvre sur les phoques qu'on a tués des blessures ne provenant pas des armes du chasseur : c'est un des Ingnersuit qui les a faites, lorsque, comme ami et aide invisible, il accompagnait un conducteur de Kajak!

Les *Kajarissat* (2) sont des êtres d'une grandeur démesurée, qu'on suppose résider en mer, au-delà des stations de pêche les plus éloignées. Mieux que tout autre génie, ils s'entendent à soulever les tempêtes, et à provoquer l'orage. Portés sur des glaçons flottants, ils causent les ouragans en soufflant dans de petits roseaux. Leurs rames ne sont aplanies que d'un seul côté, et ressemblent à celles des canots indiens. On croit que c'est à eux qu'appartiennent les barques en

(1) Voy. *Eskimoiske Eventyr og Sagn*, Copenhague, 1871, p. 53.
(2) *Kajariak* au sing.

écorce de bouleaux, dont les débris sont quelquefois poussés sur les côtes du Grœnland. Voici une petite légende où ils jouent un rôle.

Deux Grœnlandais, un père et son fils, se trouvant sur la mer, entendirent un cri sortir du milieu des glaçons. Reconnaissant la voix d'un *Kajariak*, le père se cacha dans une fente de glace, et de là il suivit de l'œil son fils, qui, à l'approche du géant, s'était enfui sur la mer glacée. Le méchant génie poursuivit le jeune homme, et un deuxième cri annonça bientôt qu'un autre *Kajariak*, père du premier, venait l'aider dans sa poursuite. Déjà fatigué de sa course, celui-ci crut alors pouvoir se reposer, mais soudain le Grœnlandais caché s'élança de dessous les glaçons et dirigea sur lui un trait qui l'atteignit. Il tomba en gémissant. A ce cri de détresse, le vieux géant s'arrêta et revint en hâte pour relever son fils blessé. Les deux Grœnlandais saisissant alors ce moment renversèrent le Kajak de leurs ennemis, et s'enfuirent vers le rivage. Plein de colère, le mauvais génie tira aussitôt de sa chaussure un petit roseau, dans lequel il souffla pour soulever une tempête : elle s'éleva sans retard, mais les Esquimaux échappèrent au danger et rentrèrent chez eux sains et saufs (1).

D'autres génies (2) sont désignés comme étant spécialement les Inue des mers. Ils sont avides de viande, et surtout de queues de renards. On leur en offre pour obtenir qu'ils portent bonheur pour la pêche ou la chasse. Ce sont les ennemis des enfants désobéissants, et quand les mères veulent rendre ceux-ci plus dociles, elles les menacent du courroux de ces génies.

Les Tornit (3) sont les plus puissants parmi les Inue des régions intérieures du pays. Leurs habitations se trouvent, il est vrai, dans des contrées visitées par les hommes, mais l'accès en est dissimulé par des tertres et des plantes. D'une taille double de celle des hommes, et souvent plus grande encore, ils ont la même

(1) Voy. *Eskim. Event. og Sagn*, p. 97.

(2) Ils sont appelés *Kungusutarissat*, au sing. *Kungusutariak*.

(3) Au sing. *Tunek*.

forme qu'eux et le même genre de vie. Une inimitié réciproque règne entre eux et les Grœnlandais, qu'ils appellent *habitants des côtes*. Ces génies passent pour être instruits et très-versés dans la science des esprits. Ils veulent être les maîtres de la mer, ils y naviguent sans barques et toujours par un temps de brouillard, ou plutôt ils ont, comme on l'a dit, le brouillard pour barque.

Outre certaines âmes rendues libres par la mort, le Monde Supérieur contient des êtres de nature et de puissance diverses. Parmi eux sont les Inue des corps célestes. C'étaient autrefois des hommes vivant sur la terre, d'où ils furent expulsés, mais ils s'intéressent toujours à elle et la visitent quelquefois. Voici la légende qui concerne l'Inua du soleil et celui de la lune. Un frère était devenu amoureux de sa sœur qui était belle. Comme une nuit, il la fatiguait de ses poursuites odieuses, tous deux furent en même temps métamorphosés et enlevés jusqu'aux cieux. La jeune fille devint l'Inua du soleil et son frère celui de la lune (1). Les légendes parlent très-peu du premier, mais le génie qui préside à la lune occupe une grande place dans les croyances et les traditions. Sa demeure est la région même du froid, et c'est lui qui fait neiger sur la terre. Souvent il visite notre planète, et c'est toujours pour y chasser en traîneau. Ce détail est expressément mentionné dans les légendes, et à ce propos nous ferons remarquer qu'on ne doit point s'étonner de rencontrer chez les Grœnlandais la croyance que ce génie et d'autres encore président à la chasse, ou s'en font un passe-temps. Cette idée ne leur était point particulière. Les Grecs avaient, on le sait, leur Diane chasseresse, et beaucoup de chrétiens ont parlé de la chasse de Saint-Hubert. En France même on croyait, en plus d'un endroit, à des chasses fantastiques menées par les fantômes. Tout le monde connaît l'étrange phénomène dont le roi Henri IV et ses courtisans furent témoins en chassant dans la forêt de Fontainebleau. Ils entendaient à quelques pas d'eux des bruits singuliers, les jappements confus des chiens, les fanfares

(1) *Grœnlændernes Gamle Tro*, p. H. Rink, dans *Aarbøger*, 1868.

joyeuses, le trot des chevaux, les appels répétés des chasseurs, et cependant il n'y avait à cet endroit ni meute, ni chevaux, ni chasseurs, rien, si ce n'est un grand homme noir, qui se présentant dans une touffe de broussailles, jeta, d'une voix terrible au comte de Soissons, cette brève parole : « m'attendez-vous? » Et là-dessus, il disparut soudain. Alors, dit le chroniqueur, les plus hardis estimèrent imprudent de s'arrêter à cette chasse, à laquelle ils ne prirent que de la peur (1).

Les phénomènes naturels, signalés au commencement de cette étude, et qui sont particuliers au Grœnland, disposent, plus que partout ailleurs, à croire aux chasses menées par les génies. Dans le silence des interminables nuits d'hiver, si des cris inattendus, si des bruits analogues à ceux que constatent ces histoires de nos provinces, retentissent au milieu des solitudes de la grande île, c'est que l'Inua de la lune est descendu pour chasser sur la mer. Un fouet à la main, il frappe les chiens agiles et forts qui font glisser son traîneau sur l'océan glacé. Qu'on se garde bien alors de troubler ses plaisirs (2). Malheur à l'imprudent qui tuerait un des animaux réservés au génie ou poursuivis par lui ! L'Inua ravirait l'âme du coupable, afin de l'employer à son service, ou il le percerait d'un trait mortel. Toutefois il est bienveillant et sympathique aux hommes habiles et courageux. On ne connaît pas exactement la forme sous laquelle il se montre ; on sait seulement que les hôtes qui visitent sa demeure sont servis par une femme, dont la face est éclatante de beauté,

(1) Voici ce que nous lisons dans une *Notice sur le Château de Pagny-en-Bourgogne* (par M. H. Baudot, Dijon, 1842) : « Les habitants de Pagny racontent encore aujourd'hui que leurs ancêtres, chaque nuit qui précédait la fête de Noël, entendaient très-distinctement, dans la direction du bois de Chassagne, l'amiral Chabot (mort depuis longtemps) chassant le cerf dans ses forêts. Chacun pouvait parfaitement distinguer le son du cor, la voix des chiens et même le bruit des chevaux. Cette chasse nocturne était une punition divine infligée à l'amiral, parce qu'assistant une fois à la Messe de Minuit, dans sa chapelle de Pagny, et ayant appris qu'un cerf venait de passer près de là, il quitta le service divin pour aller le chasser, etc.

(2) Voy. *Eskim. Event. og Sagn*, p. 41.

mais dont le dos ressemble à celui d'un squelette. Pour regarder fixement la lune, on doit prendre certaines précautions dans la crainte d'irriter l'irascible génie. Les éclipses sont considérées comme un signe de courroux chez les génies qui gouvernent la lune et le soleil.

Il est un autre Inua cruel et bizarre. Sous les traits d'une femme, il habite un rocher, devant lequel il faut passer, lorsqu'on fait visite à la lune. Par ses grimaces, ses bouffonneries, il s'efforce d'exciter le rire, et l'homme auquel il en échappe, devant lui, le moindre éclat, est aussitôt soumis à son pouvoir. Le redoutable Inua s'empare alors de l'infortuné rieur, l'éventre, et lui arrache les entrailles. La lune est l'ennemie de ce génie : elle protége contre lui les hommes ; elle le pousse, elle le frappe, elle renverse les objets qu'il tient. Alors, dans sa colère, le terrible Inua menace d'ébranler les colonnes de la terre.

Les légendes parlent assez rarement des Inue qui habitent les étoiles. Cependant elles en signalent qui président à certains de ces astres, et que l'on voit même monter et disparaître aux extrémités de l'horizon. D'anciens auteurs nous donnent des renseignements un peu plus étendus. Ainsi les 3 étoiles du Baudrier d'Orion ne sont que le résultat de la métamorphose de 3 hommes, qui, s'étant égarés pendant une chasse, furent enlevés au ciel. Deux personnages qui conduisaient des chœurs de chant forment maintenant deux étoiles de la constellation du Taureau. Les étoiles viennent quelquefois visiter les hommes et manger avec eux : nous trouvons dans quelques légendes des détails sur les visites de ces hôtes célestes (1).

Les Inue n'apparaissent pas toujours sous des formes plus ou moins semblables à des formes humaines. Quelques-uns ressemblent à des monstres, d'autres se montrent sous la figure d'animaux, et ce sont principalement ceux des glaciers, des lacs, des rochers, des promontoires, ou, en général, les Inue qui habitent l'intérieur du Grœn-

(1) *Eskim. Ev. og Sagn*, p. 73.

land. Il en est de même pour certains Inue qui personnifient des idées abstraites. Nous en trouvons la preuve dans une naïve et poétique légende, une des plus répandues chez les Esquimaux. Nous l'abrégeons.

A cause de sa faiblesse et de sa petite taille, *Kagssassuk* était le jouet et la risée des autres enfants; mais un jour un inconnu à l'air bienveillant, lui conseilla de grimper sur un rocher, et d'y invoquer le génie de la force. A la voix de l'enfant, l'Inua apparut soudain sous la forme d'un énorme renard, ayant une longue queue. Le jeune grœnlandais devait saisir celle-ci et la tenir de toutes ses forces, tandis que le renard s'élançait. Il était renversé par l'élan de l'animal, mais des choses étranges, merveilleuses, lui apparaissaient et il ne se découragea point. Après avoir renouvelé plusieurs jours la même invocation et joué avec le même génie, il se trouva que la vigueur était venue à ses membres, et ensuite sa force fut prodigieuse (1).

Certains éléments, comme l'air, quelques-uns de nos besoins ou de nos sens, comme le sommeil et le goût, sont personnifiés par des Inue. Il en est de même de nos idées et de nos sentiments, mais on remarque que l'amour n'a dans les antiques croyances du Grœnland aucune personnification : preuve caractéristique du peu d'importance qu'on attachait à ce sentiment sous cette zône glaciale !

Au Grœnland, la foi à l'existence de presque tous les êtres que nous venons de désigner, s'est maintenue, même après la diffusion du Christianisme, presque aussi ferme qu'autrefois. On croit seulement que le baptême administré par un Européen est un palladium contre tout ce qui dans le monde des génies, peut faire du mal aux hommes. Aussi bien, on ne doit pas non plus dédaigner le secours offert par des génies amis !

(1) *Kaladlit Okalluk*. T. II, Godthaab, 1860.

§ 2e : ANIMAUX FANTASTIQUES.

L'imagination des Esquimaux avait créé bien d'autres êtres chimériques. Elle en avait peuplé les mers, les îles, les rivages, les rochers. Ici ce sont des nains redoutables et industrieux, qui d'un signe peuvent causer au loin la mort, mais qui, heureusement, sont d'ordinaire amis des hommes ; là, des êtres de forme moitié humaine, moitié animale, produits abominables d'un commerce criminel ; ailleurs des monstres aux yeux énormes, à la longue chevelure, ennemis déclarés des humains, ne cherchant qu'à les combattre et à les mettre en pièces ; ailleurs encore, des loups ravisseurs de l'âme des hommes, des serpents gigantesques, des animaux portés sur un grand nombre de pattes, des renards, des oiseaux très-grands et tous doués d'aptitudes extraordinaires. Nous ne voulons pas décrire les croyances qui se rapportent à chacun de ces êtres, nous en choisissons quelques-uns dont l'existence n'est pas chose purement imaginaire : seulement l'esprit superstitieux du peuple leur attribuait des facultés merveilleuses.

Les rennes peuvent punir l'homme qui détruit en même temps un trop grand nombre de jeunes rennes : à leur tour, ils tuent ses enfants. Quant aux phoques, il y a des précautions à observer, soit en les capturant, soit en usant de leur chair. Comme pour les rennes, il faut éviter d'en trop abattre au même endroit, sinon, d'autres arrivent de la côte orientale pour les venger. Métamorphosés en hommes (1), ils s'avancent la nuit sur des glaçons, et leur vue rend immobile de terreur. Cependant on peut s'en débarasser à l'aide de moyens qui les forcent à reprendre leur forme ordinaire et à disparaître dans la mer. Jusqu'à ces dernières années, la croyance à la métamorphose de ces animaux continuait de subsister : pour les tuer dans cet état, on tire sur eux, après avoir bourré l'arme avec des feuillets du psautier.

(1) Ils sont appelés *Umiarissat*.

Nous citons aussi l'*ours vêtu de glace*, qui vit dans les déserts de l'île, et qui descend quelquefois sur des fragments de glaciers entraînés jusqu'à la mer. Il n'a pas de crins sur la tête, et quand il devient vieux, tout son corps se couvre d'une épaisse couche de glace. Il est d'une taille prodigieuse, et il a un instinct tout particulier de finesse et de ruse.

Des êtres d'une nature plus étrange encore peupleraient les mers qui environnent le Grœnland. Leur existence paraît hors de doute ; mais les aptitudes qu'on leur suppose viennent certainement de la superstition, et c'est à ce titre que nous en parlons. Voici d'abord un extrait du *Kongespeilet*.

« On dit que les mers du Grœnland contiennent des animaux « monstrueux que je vais énumérer sans les avoir vus ; mais le peu- « ple en parle, et c'est assurément parce qu'il les a vus et remarqués « lui-même. D'abord dans ces mers se trouve le monstre appelé *Havs- « tramb*. Il se dresse sur les eaux et on voit alors qu'il est très-grand « et très-gros. La partie supérieure de son corps est de forme humai- « ne : les épaules, le cou, la tête, les yeux, la bouche, le nez et le « menton de cet animal sont formés comme ceux des hommes. A « partir des yeux, le dessus de la tête ressemble assez à une tête « d'homme coiffé d'un casque terminé en pointe. Les épaules sont « tout-à-fait semblables à des épaules humaines, mais le Havstramb « n'a pas de mains. Au-dessus des épaules, les dimensions du corps « sont plus petites et elles vont toujours en diminuant. Comme cet « animal ne s'est pas montré tout entier, on ignore si l'extrémité de « son corps est faite comme celle d'un poisson ; mais il a une cou- « leur pareille à celle des glaçons flottants. On ne l'a pas vu assez « distinctement pour reconnaître s'il a une peau analogue à celle de « l'homme, ou si, comme un poisson, il est couvert d'écailles. Cha- « que fois qu'il paraît sur les flots, on est sûr que la tempête écla- « tera peu après. On a fait plusieurs remarques relatives à la ma- « nière dont il agit ou se présente sur la mer. Si tout-à-coup il plonge « en se tournant dans la direction d'un vaisseau, on peut être cer-

« tain que l'équipage de celui-ci sera perdu ; s'il s'en détourne et « s'enfonce d'un autre côté, les marins conservent l'espoir de sauver « leur vie, tout en étant assurés d'avoir à essuyer de rudes tem« pêtes. »

Les anciens Scandinaves ont considéré ce monstre comme une espèce de géant de la mer, à forme humaine. Ils croyaient aussi connaître d'autres êtres du même genre, mais plus petits, appelés *Marbendill (*ou *petits hommes de mer).* Erik Pontoppidan, dans son histoire naturelle de la Norvège, s'est occupé de ces animaux. D'autres auteurs en ont aussi parlé, et nous donnons ici en abrégé le récit d'un écrivain dont la véracité n'est pas douteuse. Paul Egede, le fils du célèbre missionnaire des Grœnlandais, était âgé de 27 ans, lorsque, accompagnant son père dans la traversée du Danemark au Grœnland, il fut témoin d'un phénomène qu'il décrit ainsi : « Le 17 « juin 1734, nous voyions Satenkul et à l'horizon nous apercevions « encore les côtes jusqu'au 64e dégré de latitude. Mais le 6 juillet « nous apparut tout à coup, à une portée de pistolet, un animal « étrange et effrayant, qui, se dressant sur les eaux, portait sa tête à « une hauteur telle, qu'elle dépassait notre grand mât. Il avait un « museau terminé par une pointe. Deux grandes et larges pattes « pendaient de sa poitrine. Il avait le buste couvert d'écailles, et sa « peau était rugueuse et inégale. La tête était petite, relativement « au corps, dont la chair paraissait molle et renflée. La seconde « fois qu'il se montra, son souffle était puissant comme celui d'une « baleine. Après s'être dressé une troisième fois, il disparut. En « plongeant il se rejetait en arrière. Son corps était terminé comme « celui d'un serpent, par une grande queue, qui dépassait la lon« gueur de notre navire. Le soir il s'éleva une tempête d'une vio« lence extrême (1). »

(1) Voy. *Continuation af de Grœnlandske Relationer,* par Paul Egede, 1740, p, 6. — *Efterretninger om Grœnland,* par le même. Copenhague, 1788, p. 85.

Le *Kongespeilet* donne aussi la description d'un autre animal prodigieux, que l'on appelait *Margige :* « Son corps, dans la partie su-« périeure est pareil à celui d'une femme. Sa poitrine est velue, et il « a de longs bras. Son cou et sa tête ont aussi des formes humaines. « Ceux qui ont vu ce monstre ont reconnu que ses mains ne portent « pas de doigts distincts et séparés : elles paraissent constituer des « nageoires dont la forme rappelle les pattes des oiseaux aquatiques. « Dans sa partie inférieure, le corps de cet animal, allongé comme « celui d'un poisson, aurait également des écailles et des nageoires. « Cette bête étrange plonge à plusieurs reprises dans les eaux, et « chaque fois elle reparaît à la surface tenant dans ses mains des « poissons. Si par malheur elle se tourne vers un navire, et jette « sur lui ses poissons, l'équipage est saisi de frayeur et il s'attend à « faire naufrage. Le monstre a un visage énorme, et un aspect fa-« rouche, avec ses yeux perçants, son large front, sa vaste bouche « et ses joues rebondies. S'il mange les poissons qu'il tient, au lieu « de les lancer sur le navire, et s'il se tourne d'un autre côté, les « matelots ont l'espoir d'éviter la mort, mais ils s'attendent néan-« moins à une « violente tempête (1). »

Il est aussi question d'une autre espèce de *femmes de mer*, d'une forme analogue, mais plus gracieuse, et qui rappellerait les sirènes enchanteresses des Grecs et des Romains. Plusieurs ont une jolie figure et portent une belle et longue chevelure (2). Elles posséderaient une voix agréable et seraient douées d'aptitudes musicales. Les poëmes héroïques des Scandinaves vantent l'excellence du chant et de la musique des *Vierges de l'Onde* (3).

(1) Voy. *Kongespeilet* ou *(Konúngs Skuggsjó)*. D. p. 165 et suiv.

(2) Voy. *Lucas Debes,* dans sa description des iles Féroë.

(3) On sait aussi que, chez les anciennes populations de l'Asie occidentale, le culte du poisson était populaire. La déesse Syrienne *Derkéto,* regardée comme la mère de Sémiramis, était, dit-on, femme par la partie supérieure du corps, et poisson par la partie inférieure (Voy. *Le Mythe de Votan,* par M. le comte de Charencey, p. 67, Alençon, 1871.

Si l'existence, vraie ou imaginaire, d'êtres aussi bizarres dans les mers du Grœnland éveillait des idées superstitieuses chez des peuples du Nord déjà même civilisés et chrétiens, elle devait, à plus forte raison, agir vivement sur l'esprit bien plus crédule des Esquimaux. Pour eux, ils devaient être les promoteurs même de la tempête, et non pas seulement ses messagers et ses avant-coureurs. C'étaient quelques génies maudits qui empruntaient ces formes, et de leur souffle soulevaient les flots et déchaînaient l'orage.

Les Grœnlandais actuels redoutent toujours les animaux étranges ou fantastiques qui, suivant eux, vivent ou sur les côtes ou dans l'intérieur de l'île. La peur qu'ils en ont est même si grande, qu'ils passent devant certains fjords sans oser y pousser leurs *kajak* ni descendre sur le rivage.

Si nous comparions la mythologie des Grœnlandais avec celles de la Grèce et de l'Orient, nous dirions que si, au point de vue poétique, les croyances de ces peuplades du Nord sont inférieures aux autres, elles révèlent cependant une force d'imagination non moins grande. Sans doute les types des dieux de l'Olympe sont mieux dessinés, et leur physionomie plus attrayante. Ici rien ne rappelle Minerve pour la sagesse, Mars pour l'ardeur guerrière, Vénus et Apollon pour la beauté idéale. Les sylphes de l'Orient, les nymphes gracieuses de la Grèce, les naïades, les tritons et les néréides ont un tout autre aspect que ces génies des mers du Nord et des côtes qui les bordent. La « *Vieille déesse* » qui réside au fond de l'Océan, n'a ni la majesté de Neptune armé de son trident, ni la grâce de Thétis. C'est que là aussi tout est différent. Les Esquimaux n'avaient devant les yeux ni ce ciel transparent de la Grèce, ni cette belle lumière, qui dorait de si douces teintes les sommets de l'Hymette ou du Pentélique, ni enfin cette mer aux ondes tranquilles, aux flots argentés. Les rivages de leurs fjords ne ressemblent en rien à ceux des golfes d'Ionie, de Corinthe ou d'Athènes. Néanmoins, qu'on ne croie pas que les mythes du paganisme septentrional manquent de caractère et d'harmonie. Ces divinités, ces génies dont plusieurs sont ter-

ribles, redoutables, ces géants ayant des glaçons pour barques ou habitant leurs sombres demeures, ces monstres ennemis déclarés des hommes, toutes ces fictions sont en rapport avec l'âpreté de la nature, la rigueur du climat, l'état particulier de la mer, la glace de la plaine et des montagnes, avec la pâle et froide lumière qui éclaire ces tristes plages. D'ailleurs, en étudiant ces créations, on voit que sous leur aspect austère et sauvage, elles ont un certain air de grandeur et de puissance. Il y a aussi un ordre véritable et comme une hiérarchie dans ces myriades d'êtres surnaturels, qui ne sont pas tous égaux en puissance. Nous nous bornons à ces courtes réflexions pour reprendre l'exposé des croyances.

§ 3 : Hommes extraordinaires ou doués d'aptitudes spéciales.

Un homme qui par des moyens artificieux peut se dérober soudain aux regards des autres est appelé Kivigtok. Il est, sous ce rapport, doué des mêmes facultés qu'un revenant. Généralement il disparaît en dirigeant sa fuite au-dessus de la terre ferme, et ce n'est que par exception qu'il s'envole sur la mer. S'il a en outre une agilité de corps surnaturelle, il peut devenir très-clairvoyant et capable de comprendre le langage des oiseaux (1). Il exerce parfois des vengeances sur les autres hommes. On dit qu'il vivra jusqu'à la fin du monde, et qu'il sait très-bien dans quel état de conservation sont les piliers de la terre.

Les Grœnlandais admettent encore l'existence d'hommes de cette espèce. Ils pensent qu'ils se dérobent à leur vue pour aller faire alliance avec *Tornarsuk*. Suivant quelques uns, ils vivront jusqu'au jugement dernier. En attendant, ils séjournent parmi les êtres des solitudes, au milieu des *Kivigtok* (2) d'autrefois. Ils savent et con-

(1) On l'appelle alors *Nalusaerutok*.

(2) Voy. dans *Eskimoiske Ev. og Sagn*, les légendes 8, 20, 47, 56 et 60.

servent toutes les antiques traditions du monde. On les redoute beaucoup.

Un enfant avorté, dont la naissance fut secrète et criminelle, devient un revenant d'une espèce particulière, appelé *Angiak*. Il séjourne dans le voisinage de la maison où demeure sa mère, et il s'attache au sein de celle-ci pendant qu'elle sommeille. Il apparaît aussi tantôt dans un *Kajak,* pour attaquer les marins, et sa tête est alors semblable à celle d'un chien, tantôt sur la terre ferme pour frapper de terreur les hommes, et surtout pour punir celui qui a séduit sa mère (1). Cet état n'est plus à craindre parmi les chrétiens. Il ne peut plus exister d'*Angiak*. Cependant dans le district de Julianeshaab, à cause du voisinage des *Œstlendinges* païens, on en remarque encore.

D'autres enfants, peu après leur naissance, se métamorphosent en monstres, quand on les maltraite, et ils dévorent les gens de la maison.

On croyait au Grœnland que certains naufragés, bien qu'inanimés, pouvaient regagner la terre, où ils étaient rappelés à la vie (2). Pour doter un enfant de ce pouvoir, il faut dès son jeune âge l'accoutumer à supporter différentes choses rebutantes, lui apprendre à ne pas tourmenter les chiens, comme aussi à ne jamais contredire les vieillards, mais à rester calme devant toutes leurs paroles. Chaque fois que cet enfant monte dans un kajak pour s'y exercer avec son père, celui-ci doit invoquer en sa faveur les âmes de ses parents et de ses ancêtres, et il le place sous leur protection. Devenu grand, l'Esquimau ainsi élevé, n'aura presque plus rien à craindre, car, si plus tard son kajak échoue, il peut, il est vrai, être entraîné au fond de la mer et y rester quelques instants inanimé, mais bientôt les âmes de ses ancêtres viennent à lui, et après avoir enveloppé sa tête dans une vessie d'animal, elles le ramènent au rivage. Une peau étendue sur les

(1) Voy. dans *Eskimoiske Ev. og Sagn,* la légende 109, p. 125.

(2) On les nommait *Angerdlartugsiak*.

flots lui sert de kajak. Sitôt qu'il est à terre (ce qui a lieu la nuit), il est entouré par des chiens qui, sous une forme humaine, s'approchent de lui et le protègent. Enfin, deux hommes l'introduisent dans une maison, et s'étendent sur son corps pour le ranimer. Quand cinq jours s'étaient écoulés, sans que le naufragé fût redevenu vivant, on avait coutume de l'abandonner.

L'âme peut être ravie hors du corps, soit par une cause extérieure, soit par certains rêves ou phénomènes analogues. Libre, elle peut alors voyager dans l'espace, ou à travers le monde, et elle en rapporte des nouvelles ou des connaissances précieuses, comme ferait un angàkok. C'est de la croyance à ce phénomène que découlait la foi superstitieuse à la véracité des rêves.

La foi aux songes était grande et très-répandue dans tous les pays du Nord. Le savant John Erichsen a pu écrire sur cette matière un traité spécial intitulé : *De somniis et geniis Veterum Septentrionalium* (1769) (1). Au Grœnland, on supposait que pendant un sommeil, apparent ou réel, l'âme quittait le corps pour revêtir une autre forme sensible, et que, guidée par un génie, elle pouvait voyager, examiner, s'enquérir, opérer en un mot, sans le secours du corps. Rentrée dans celui-ci, elle révélait alors ce qu'elle avait appris. Les songes de certaines personnes plus instruites étaient les plus dignes d'attention (2). On se gardait bien d'éveiller ces personnes au moment où leur sommeil paraissait agité, et où, selon toute apparence, elles faisaient un rêve : c'eut été se priver de révélations parfois des plus utiles.

Les songes n'étaient pas toujours clairs ni explicites. Comme ceux de Pharaon et de Nabuchodonosor, ils pouvaient être symboliques et énigmatiques, et il fallait alors recourir à des interprètes que l'on choisissait parmi les devineresses, les Angàkok ou les enfants appe-

(1) Voy. *Fostbrœda-Saga,* dans ce qui concerne le célèbre Skjald Thormod Kolbrunes.

(2) On les appelait *Pivdlerortok*.

lés *Voyants*. Dans les légendes on trouve des songes plus ou moins étranges vérifiés souvent par l'événement. Quelquefois ils étaient accompagnés d'apparitions ; les génies se montraient sous une forme visible et parlaient avec l'homme endormi. De nos jours ce ne sont plus les génies qui influent d'une façon surnaturelle sur les songes ; c'est le démon qui a pris leur place, et c'est sous son action qu'ont lieu surtout les rêves terrifiants et ceux qui portent au mal.

Les Grœnlandais croyaient aux métamorphoses. Certains hommes avaient le pouvoir de revêtir et de quitter, à leur gré, des formes d'animaux : ils agissaient alors à la façon de ceux-ci ; ils en avaient les aptitudes, la rapidité, la force, l'audace ; ils en prenaient les instincts et les goûts, mais sans perdre toutefois ni l'intelligence ni les sentiments humains. D'un autre côté, quelques animaux pouvaient emprunter des formes humaines. C'est ainsi qu'une grande mouette changée en jeune fille était devenue l'épouse d'un Grœnlandais. Quand l'indigène la surprit, elle n'avait pu à temps recouvrer sa première forme et s'envoler avec ses pareilles. Le Grœnlandais néanmoins n'était pas rassuré : il craignait à chaque instant que sa femme, redevenant volatile, disparût soudain. Cependant elle lui donna deux fils, qu'elle éleva avec soin. Quand ils furent grands, elle sortit un jour avec eux : « Ramassez des plumes, leur dit-elle, vous êtes de la race des oiseaux ! » Et dès qu'elle eut posé quelques plumes sur leurs bras, ils s'envolèrent et elle les suivit elle-même dans les airs : tous trois étaient changés en oiseaux (1).

Les Esquimaux s'étaient fait une étrange opinion sur les fous (2). Ils regardaient la folie comme un état propice à la connaissance des choses futures. Plus elle était portée à un haut dégré, plus la perception et le discernement des choses présentes et visibles s'étaient

(1) Voy. *Kaladlit Okalluktualliait,* Godthaab, 1861, III, p. 120 ; — Cfr. *Vœlsunga-Saga,* où se trouvent plusieurs récits de métamorphoses arrivées chez les peuples scandinaves.

(2) *Pivdlingajak* et *Pivdlerortok*.

perdus chez un homme, plus aussi cet homme devenait clairvoyant pour découvrir les choses cachées et même l'avenir. Une certaine espèce de fous jouit en outre du pouvoir de marcher sur l'eau, d'apparaître comme revenants et de dévorer les hommes. D'autres, au contraire, sont regardés comme utiles aux habitants d'une ville. Chez les Grœnlandais devenus chrétiens, on fait le signe de la croix pour épouvanter les fous et les empêcher d'apparaître comme revenants.

La folie était souvent le résultat d'une incantation. C'est ainsi qu'une jeune et belle Grœnlandaise, au lendemain même de ses noces, perdit tout-à-coup la raison sous l'influence d'un sortilége jeté sur elle par un Esquimau qu'elle avait dédaigné. Dans sa demeure, la pauvre femme ne voulait pas quitter d'un pas son mari : elle s'attachait à ses bras, à ses vêtements, elle l'étreignait avec frénésie, elle voulait le suivre jusque sur mer. Ses frères s'enfuirent d'abord, et peu après, son époux voulut aller les rejoindre dans une île éloignée, mais à peine eut-il mis le pied dans son kajak, qu'elle se jeta dans les flots pour s'accrocher à la poupe. N'ayant pu l'atteindre, elle dut rentrer dans sa hutte, seule et abandonnée à son triste sort. Après dix jours, le Grœnlandais revint, croyant la trouver morte de faim ; mais elle était encore vivante, toujours sous l'empire du même sortilége et en proie à la même démence. Il s'enfuit de nouveau, et cette fois encore son épouse le suivit, se jeta dans les flots, et n'ayant pu se cramponner au kajak, elle marchait sur l'eau comme si la mer eût été gelée. Cependant affaiblie, épuisée d'efforts et de fatigues, elle allait succomber, lorsque son époux, ému de pitié, l'attendit. En la voyant ses frères se crurent perdus, et ils la reçurent si mal qu'elle fut obligée de s'en retourner. Lorsque, plusieurs jours après, l'Esquimau revint à sa demeure, les fenêtres en étaient brisées, et son épouse n'y était plus ; mais il découvrit les traces de ses pas, et en les suivant, il arriva à une caverne formée dans les rochers. C'est là que la pauvre insensée s'était réfugiée : son époux l'y vit à moitié accroupie, le visage tourné vers l'intérieur de la caverne. Il s'élança près

d'elle et lui fit des caresses ; mais elle ne bougea pas : elle était morte (1).

Un *Piarkusiak* est un enfant qui survit à de nombreux frères et sœurs morts tout jeunes. Il est particulièrement soumis à l'influence d'un être surnaturel. On lui donne un vêtement distinctif et on le laisse faire et dire ce qu'il veut. Il peut conjurer l'effet d'un acte de sorcellerie : c'est un privilége et comme un héritage qu'il tient de la mort de ses aînés.

Pour rendre un enfant capable de combattre la Magie (2), on l'élevait aussi d'une façon particulière. Tandis qu'il était encore tout jeune, sa mère, afin de devenir tout-à-fait maigre, devait ne manger qu'une seule bouchée par jour et ne boire que l'eau contenue dans un coquillage.

D'autres hommes n'ayant pu réussir à devenir Angàkok, acquéraient cependant les uns le pouvoir de découvrir les choses cachées (3), les autres les causes des événements (4). Ils obtenaient ce résultat, les premiers en se liant la tête à un levier et en la remuant en avant et en arrière, les autres en se couchant sur le dos.

Le Christianisme a fait disparaître la croyance à l'existence de la plupart de ces derniers êtres, mais on regarde toujours comme réelles les facultés étranges attribuées aux fous. Il y a même encore de nos jours des enfants à l'état de *Piarkusiak*. On en a vu en plusieurs lieux, notamment au sud de Julianeshaab : ils se montrent couverts de vêtements bizarres.

(1) Quelque temps après, elle hanta comme revenant la maison où elle avait vécu (Voy. *Eskim. Ev. og Sagn.* p. 17.

(2) On l'appelait *Atdlerutigissak*.

(3) Ils étaient appelés *Kelaumasok*.

(4) On les nommait *Nerfalasok*.

III

Pratiques religieuses ou superstitieuses des Esquimaux du Grœnland

—

§ 1er : Pratiques licites

C'est un fait historique d'une notoriété vulgaire que tous les peuples, même les plus isolés et les plus barbares, ont toujours cru à l'existence d'un ou plusieurs êtres divins, que les hommes devaient se rendre propices et qu'il fallait honorer. A l'idée qu'ils s'en formaient, correspondaient aussi leurs conceptions sur la nature des hommages exigés par ces divinités et sur les moyens employés pour commercer avec elles. Au Grœnland, chez ces Esquimaux perdus, pour ainsi dire, au milieu des glaces du pôle, et, jusqu'au XVIIIe siècle, encore si isolés du monde civilisé, il y avait, nous l'avons constaté, une foi vivace à l'existence d'un Dieu supérieur et à celle d'autres êtres surnaturels. Or, là comme ailleurs, l'idée religieuse donna naissance à un culte, à des pratiques plus ou moins raisonnables, mais en rapport du moins avec les croyances.

Les Grœnlandais reconnaissaient que l'homme a deux sortes de moyens pour commercer avec les puissances surnaturelles : les uns *licites*, qu'on acquiert par une science dont le plus haut dégré constitue l'état d'*Angàkounek*, ou de prêtre de Tôrnârsuk ; les autres *mauvais,* fournis par une puissance innommée et qui constituent la sorcellerie.

Nous donnerons dans un chapitre spécial la description des pratiques réservées aux Angàkok : il ne s'agit ici que des moyens qui sont à la portée de tous les hommes. La plupart de ces moyens ont été, il est vrai, acquis par l'intermédiaire des prêtres, ou sont ensei-

gnés par eux, mais, suivant le besoin, chaque homme peut aussi les employer. S'en servir, c'est faire honneur à la divinité, et lors même que les hommages ou formules ne paraissent s'adresser qu'aux Inue ou aux âmes des morts, au fond, c'est encore Tòrnârsuk qu'on honore, car il est le maître de tous les génies, de tous les Inue, et le culte remonte jusqu'à lui.

Les moyens d'obtenir les secours ou résultats désirés consistent soit dans des actes, soit dans la possession de certains objets. A la 1re catégorie on rapporte les *principes de conduite* et les *offrandes*; à la 2e la *prière* ou *invocation*; à la 3e les *Amulettes.*

Les principes ou règles de conduite (*Atdlernek*) concernent non seulement les jeûnes à observer, mais encore la manière de se vêtir, le séjour à l'air libre, le travail et les occupations quotidiennes. Il y en a de spéciales pour les femmes, les enfants, les gens en deuil, les malades. Les unes sont prescrites pour tous les états; les autres pour des cas particuliers, mais toutes doivent être observées rigoureusement. On vénère dans ces circonstances les Inue de l'air et d'autres encore, principalement ceux qui gouvernent l'atmosphère ou président à la pêche. On honore de même les âmes des défunts.

De nos jours, les chrétiens du Grœnland considèrent les actes prescrits par ces règles comme entichés de maléfices et anti-chrétiens, mais au reste, ils leur attribuent la même efficacité qu'autrefois. Ils ne les regardent cependant pas comme absolument mauvais, et ils font une distinction entre ces pratiques et la vraie sorcellerie (*Kusuinek*). En général, les *règles de conduite* sont abandonnées depuis qu'on s'est persuadé que le baptême et les cérémonies chrétiennes pouvaient les suppléer.

Les *Offrandes* (*Aitsuinek*) sont de diverses sortes. Si on les destine aux Inue de la mer (1), il faut les préparer diversement suivant les lieux que chacun d'eux habite, écueils, rochers, golfes ou promontoires couverts de glace. On en fait principalement dans les

(1) *Kungusutarissat.*

voyages, pour échapper aux dangers qu'on court en plusieurs endroits. On jette alors dans la mer des provisions de bouche, ou des objets qui ont déjà servi pendant un précédent voyage. Quelquefois et dans certains lieux, on offre une quantité de grains déterminée. Les Inue sont d'ailleurs capricieux : suivant les circonstances, ils exigent des choses différentes; les uns se fâchent quand on leur sourit, d'autres quand on les montre au doigt, d'autres quand un étranger passe pour la première fois devant eux. L'usage de faire des offrandes aux génies est aujourd'hui encore assez général.

Il y a une différence entre la prière simplement dite (*Ser'r'anek*) et la prière accompagnée d'*invocation* (*Kernainek*). La première consiste à exposer les désirs, les besoins, sans invoquer expressément tel ou tel génie; dans l'*invocation*, on s'adresse à un être surnaturel particulier, dont on réclame l'assistance. Généralement, la prière se fait avec des mots déterminés, donnés, appris et chantés à mi-voix.

Un genre de prière, appelé *Serrat*, regarde une foule de choses, la santé, les captures, le secours dans le péril, l'aide contre des ennemis et, en un mot, tout ce qui est bon et désirable. Il faut un *serrat* spécial pour chaque chose à obtenir. De sa nature et par lui-même, il est efficace pour toute personne qui le connaît. Il peut, en conséquence, être l'objet d'un droit de propriété, d'une vente, d'un achat. A la vue des merveilles opérées par les Apôtres, aux premiers jours du Christianisme, Simon-le-Magicien leur demandait de lui livrer, pour de l'argent, les formules dont l'efficacité surpassait la puissance de son art diabolique. On connaît la fière réponse de saint Pierre : « Que ton argent périsse avec toi ! » Au Grœnland, si la pratique superstitieuse se rapprochait beaucoup des procédés de Simon-le-Magicien, elle pouvait avoir pourtant quelque chose de moins odieux, puisqu'en général on devait penser au génie invoqué, réfléchir sur le sens des mots, et se souvenir de la personne qui les avait choisis. La mémoire des ancêtres étant en grand honneur dans l'île, la prière s'adressait quelquefois à eux, et il se pouvait d'ailleurs

qu'elle eût été composée par un parent de celui qui priait. On se la transmettait alors comme un héritage : c'était une propriété de famille. On pouvait également *invoquer* l'âme d'un aïeul et l'appeler à son aide, spécialement contre les êtres dont la vue glace de terreur. Le missionnaire Glahn, qui le premier a fait ces remarques, appelle ces formules oratoires « prières de familles », et encore « prières aux dieux domestiques. Il y aurait eu alors dans ces usages quelque similitude avec cette vénération que les anciens Romains, si religieux, gardaient pour leurs ancêtres, et qui constituait le culte des dieux *Lares*.

Outre ces pratiques particulières, il y avait aussi au Grœnland des cérémonies et des fêtes publiques. Comme dans toutes les contrées du Nord, la principale fête publique ou, du moins, la plus connue, ressemblait à celle que les Scandinaves appelaient *Iulen* (1). On la célébrait à l'époque du solstice d'hiver, pour honorer le retour du soleil et la venue de la nouvelle année. Pendant plusieurs jours consécutifs, elle donnait lieu à de grandes réjouissances, et il y avait des festins multipliés. On réservait pour ces jours solennels la chair des animaux pris à la chasse, comme aussi les provisions de poissons et d'huile. C'était un déshonneur pour une famille, quand ses ressources ne lui permettaient pas de traiter convenablement à cette occasion ses hôtes ou ses amis. Chacun portait ses plus belles parures, ses fourrures les plus soyeuses, les plus riches. Au Grœnland, entre les festins prolongés, les Esquimaux formaient des danses bizarres et exécutaient des chants avec accompagnement de tambour. La poésie, qu'il ne faudrait pas regarder comme absolument négligée par les peuples de ces froides régions, contribuait elle-même à rehausser l'éclat de cette fête. Cranz (2) cite le refrain suivant d'un hymne grœnlandais adresse au soleil :

(1) De l'Islandais *Jól*; en vieux Norrain *Júl*, en Danois *Iul*, en Anglo-Saxon *Geol*, *Gehol*, *Giul*; en Ecossais *Yule*, *Youle*, *Yeol*, etc.

(2) Voy. Cranz : *Historie Von Grœnland*, I, p. 229.

Reviens vers nous, o soleil,
Et ramène avec toi les jours sans tempête.

Plusieurs de ces hymnes étaient aussi des chants héroïques, où les indigènes célébraient les exploits de ceux qui s'étaient distingués ; ils y rappelaient les hauts faits et la mémoire de leurs ancêtres les plus illustres.

Afin de rendre ces souvenirs encore plus vivants, et aussi de provoquer l'émulation, il y avait des jeux et des exercices, où les plus vaillants et les plus habiles pouvaient faire remarquer leur adresse, leur agilité ou leur force corporelle (1). Dans ces circonstances on devait observer certaines règles et prendre les précautions recommandées, afin de ne pas irriter les esprits de ténèbres sortis de leurs demeures souterraines, pour voltiger sur le théâtre des jeux. Même après la chute du paganisme, la crainte des esprits méchants, au temps de Noël (2), subsista chez les chrétiens ; ils redoutaient le courroux de ces anciens dieux, qu'ils croyaient encore plus irrités par leur conversion, et ils cherchaient, par une dévotion très-marquée à s'assurer une protection contre leur vengeance.

Les Amulettes (3) sont de petits objets destinés soit à être portés sur le corps ou incrustés dans des instruments de travail, soit à être conservés, pour qu'on puisse s'en servir au besoin. Les choses les plus diverses peuvent être employées comme amulettes ; mais le plus souvent on choisit des ossements ou des objets que l'on suppose avoir appartenu à des hommes privilégiés ou à des génies. Les amulettes les plus recherchées sont les morceaux des courroies qui retiennent les Angàkok captifs chez les Ingnersuit méchants : ils donnent de la vigueur à un jeune chef de Kajak. Des fragments de pierres à polir, abandonnés par certains nains, rendent invulnérables ceux qui les

(1) Ces jeux dégénéraient quelquefois, comme nos anciens tournois, en querelles sanglantes.

(2) La fête du paganisme est remplacée par la Noël chrétienne.

(3) En Grœnlandais, *Arnuat*. plur. d'*Arnuak*.

portent. Les squelettes de petits monstres marins font remporter la victoire sur un ennemi; ceux des renards ont une grande vertu et donnent souvent à l'homme des aptitudes merveilleuses.

Une preuve que l'usage de porter des amulettes a bien réellement son origine dans les croyances religieuses, c'est qu'il faut *consacrer* l'objet choisi, en récitant une prière ou *serrat*. Si l'amulette ne doit pas servir immédiatement, il devient nécessaire, au moment où on l'emploie, de chanter sur elle une nouvelle formule, appropriée à l'effet qu'on désire obtenir.

Au Grœnland, chaque personne avait une ou plusieurs amulettes, et on donnait aux petits enfants celles qui avaient appartenu à leurs ancêtres. Aujourd'hui même, on y croit encore à la vertu des amulettes, et, pour en créer, les Esquimaux recherchent des grains de café et différents objets européens. Le cordon ombilical placé dans un kajak procure une longue vie. Nous constatons avec plaisir que les objets qui servent au culte chrétien ne sont pas employés comme amulettes.

§ 2e : PRATIQUES ILLICITES

Le but de la sorcellerie a toujours été de nuire à autrui, et ses pratiques, plus ou moins occultes, étaient d'ailleurs souvent mauvaises en elles-mêmes. On l'exerçait au moyen d'actes et de paroles.

Pour préparer les sortiléges, on employait tantôt des membres humains ou des débris de sépultures, tantôt des membres d'animaux et des insectes. Des ossements humains déposés sur des instruments de pêche rendaient la pêche infructueuse; mêlés à des aliments, ils causaient des maladies, la folie et la mort. Des morceaux de phoque étaient-ils placés sur des tombeaux? Le possesseur de ceux-ci devenait malheureux dans tous ses achats. Tout devait être fait d'après des règles déterminées, et avec des formules transmises par tradition. Presque tous les peuples du Nord étaient adonnés à ces pratiques bizarres, les Islandais comme les Anglo-Saxons et les Norvégiens; et le génie de l'immortel Skakespeare n'aurait presque eu besoin de rien

inventer pour composer les fameuses scènes de Macbeth. On sait que saint Olaf de Norvége, sévit énergiquement contre les malheureuses créatures qui passaient pour exercer la magie. Au Grœnland, comme en Islande et en Scandinavie, comme au temps des anciens colons (1), on lapidait les sorcières malfaisantes, et aujourd'hui encore les derniers Esquimaux païens ont conservé ce châtiment cruel.

Les sorciers s'entendaient particulièrement à préparer des traits, qui atteignaient toujours le but, causaient une plaie incurable et souvent même une mort instantanée. Les pestes et autres cruelles épidémies, qui souvent sévissaient au Grœnland, contribuaient beaucoup, on le conçoit, à faire naître et à propager les préjugés sur les maléfices des sorciers.

Ceux qui avaient acquis un haut degré d'habileté dans les opérations magiques étaient appelés *Iliseetsut* (2). Parmi eux, quelques uns possédaient même un pouvoir étrange : leur âme quittait leur corps pour aller au loin trouver les personnes auxquelles elle voulait nuire. Leurs formes d'emprunt n'étaient alors visibles que pour les Angàkok, et les enfants appelés *Nalusaerutok* ou *Voyants*. Leurs bras paraissaient noircis de l'extrémité des doigts jusqu'au coude. Ils étaient soumis à des châtiments corporels, quelquefois même à la peine de mort, dont on frappait les vieilles sorcières. Les traditions ne révèlent point le nom du génie pervers invoqué par les sorciers.

Nous résumons ici un récit de faits tragiques, qui eurent lieu au XVI[e] siècle, et dans lesquels la sorcellerie joue un rôle. Il constitue d'ailleurs l'une des traditions les plus répandues au Grœnland, et il rappelle sous des traits légendaires, la triste fin des colons européens massacrés à cette époque par les Esquimaux.

Oungortok était chef des rares descendants des colons primitifs. Une inimitié s'étant déclarée entre les amis d'Oungortok et les Esquimaux, le chef européen et ses compatriotes tuèrent presque tous les habitants d'un village peuplé d'indigènes, après l'avoir saccagé et

(1) Voy. *Skjald Helga Rimur,* V[e] Chant, 8[e] str. et VI[e] Chant, 20[e] str.
(2) Pluriel d'*Ilisîtsok.*

incendié. Deux frères seulement, échappés au massacre, étaient parvenus à s'enfuir; mais Oungortok les avait poursuivis jusque sur les bords de l'Océan, et là il avait tué le plus jeune, tandis que l'autre se réfugiait sur la glace qui couvrait la mer. Pour faire revenir celui-ci et l'exciter à la lutte, Oungortok coupa un membre au cadavre du Grœnlandais, et l'agitant en l'air, il le montrait à cet indigène nommé Kaissapik, et il s'écriait : « Vois, Kaissapik; pourras-tu, tant que tu vivras, oublier le bras de ton frère? » Plein de douleur et de rage, l'Esquimau jura de se venger. Un jour, à la tête d'une troupe de *Skrœlingar* (1), il vint surprendre Oungortok, incendier sa demeure, ravager ses domaines; et, à son tour, l'Européen dut s'enfuir. Vingt fois dans un long espace de temps, Kaissapik est sur le point de l'atteindre, mais les traits qu'il lui lance ne le frappent pas. Croyant son ennemi invulnérable ou assisté par quelque génie protecteur, il désespérait de pouvoir le tuer, lorsqu'un vieux Grœnlandais lui dit : « Je veux t'aider : d'un morceau de bois « qui portait la lampe d'une femme stérile, je vais te façonner une « flèche, et lorsque j'aurai prononcé sur elle des incantations, elle « atteindra infailliblement son but ». Le sorcier fit les pratiques magiques et remit à Kaissapik le trait ensorcelé. La possession de cette nouvelle arme a bien vite ranimé la fureur vengeresse de l'indigène, il met une ardeur infatigable à rechercher son ennemi, et l'ayant découvert près d'un fjord, il lui décoche aussitôt plusieurs traits; mais tous manquent le but. Découragé par ce nouvel insuccès, et rempli d'inquiétude, l'Esquimau n'a plus que la flèche ensorcelée. Il l'a saisit, la place enfin sur son arc, le bande en frémissant, et cette fois le trait rapide va cruellement percer Oungortok. Accourant près du moribond, l'Esquimau lui coupe un bras, et triomphant de joie, il s'écrie avec une amère ironie : « Vois! pourras-tu, tant que tu vivras, oublier le bras de ton frère? (2) »

(1) Les indigènes étaient souvent désignés par ce terme.
(2) Voyez *Kaladlit Okalluktuatliait*, I, Godthaab 1859.

Une pratique singulière consistait à façonner un animal artificiel, supposé vivant, qui pouvait, suivant les Grœnlandais, prendre diverses formes, et que l'on envoyait faire du mal à des ennemis. C'était un *Tupilek*. Pour le former, on recueillait des os ou d'autres restes du cadavre de divers animaux, et après les avoir enveloppés dans une peau, on les plaçait sur une rivière, en récitant sur eux une prière, afin de déterminer la forme que le *Tupilek* devait prendre, et ce qu'il aurait à exécuter (1). La personne qui l'employait était tenue de l'acquérir elle-même et en secret. Mais malheur à elle, si une faute avait été commise, soit en le préparant, soit en le dirigeant contre un ennemi protégé par une puissance supérieure. L'étrange animal se retournait alors pour dévorer l'homme qui s'en servait. Si l'on en croit les Grœnlandais actuels, les *Tupilek* sont toujours employés; on en voit errer et on en entend encore !

La puissance malfaisante des sorciers est donc toujours redoutée des Esquimaux. C'est à eux qu'ils attribuent les malheurs imprévus, si fréquents sur mer, pendant qu'on se livre à la pêche, les nombreuses maladies, la mort des enfants et d'autres calamités. Il y a quelques années, M. Rink a entendu raconter que des Grœnlandais croyaient avoir avalé, mêlés à leur boisson, de petits insectes que les sorciers y avaient fait naître pour causer la mort des hommes.

IV

Les Prêtres Grœnlandais ou Angàkok — Conclusion.

Les prêtres païens du Grœnland étaient désignés par le nom général d'*Angàkok* (au plur. *Angàkut*). Ils remplissaient leurs fonctions avec le secours d'un génie auxiliaire ou Inua protecteur, que l'on appelait le Tornak (2) du prêtre, et qui l'aidait de ses conseils et de ses actes. La dignité d'Angàkok était aussi accessible aux

(1) Voyez dans *Eskim. Ev. og Sagn* les légendes 60 et 66.

(2) Au plur. *Tôrnat.*

femmes (1), mais celles-ci ne pouvaient que rarement s'y élever. Il y avait deux et même plusieurs degrés dans l'initiation. D'après de vieux documents, le plus haut degré (*Angàkok pûlik*) est très-difficile à atteindre; mais les traditions, d'accord en cela avec l'opinion des Grœnlandais actuels, ne parlent pas de ce degré suprême : elles ne distinguent que les petits et les grands Angàkok.

Pour arriver à l'état d'Angàkok, il fallait être formé dès la plus tendre jeunesse. L'enfant qu'on y préparait devait d'abord devenir *un voyant* (2), et c'était un prêtre qui le rendait tel. Le néophyte avait à surmonter les frayeurs causées par le monde des *esprits*, sur lesquels ses regards pouvaient se fixer. Selon quelques documents, il devait ne pas craindre non plus la présence des tombeaux, dont les Inue se montraient à lui. Astreint à certains actes, comme le jeûne et les invocations fréquentes à Tôrnârsuk, il les accomplissait en demeurant toujours dans un même lieu. Son âme alors s'affranchissait du corps et des choses extérieures. Tôrnârsuk se montrait et lui donnait un *Tôrnak*, qu'au besoin il appellerait à son aide, pour accomplir les rites traditionnels. Pendant cette manifestation divine, l'initié perdait connaissance : en recouvrant ses sens, il se retrouvait parmi les hommes.

Il y a au Grœnland des cavernes où l'on voit une pierre d'une grande surface, que le futur angàkok devait frotter avec une autre plus petite, jusqu'à ce que Tôrnârsuk, des profondeurs de la terre, fît entendre sa voix. D'après quelques auteurs, c'étaient seulement les Angàkok du degré inférieur qui se formaient ainsi ; les autres devaient en outre faire sucer leur sang par des vers ou par des reptiles, dans des lacs desséchés, et cela jusqu'au point de tomber évanouis. En reprenant connaissance, ils se trouvaient nus, mais immédiatement leurs vêtements leur étaient remis.

Après ces mystérieux rapports avec Tôrnârsuk, les initiés devaient

(1) Voyez *Eskim. Ev. og Sagn*, légende 90.

(2) *Nalusaerutok* ou *Kiligtisiak*.

se manifester, c'est-à-dire pour la première fois avoir un tôrnak à leur disposition et s'en servir. La *manifestation* était réalisée, quand, pieds nus, ils pouvaient marcher sur les arrêtes vives des rochers aussi facilement que sur la neige. Si un certain temps s'écoulait sans que cette manifestation pût avoir lieu, l'initié devait mourir.

Un angàkok pouvait avoir plusieurs tôrnak, et la plupart des génies étaient capables d'en remplir le rôle. Selon leurs aptitudes, ils rendaient au prêtre des services différents. Les uns très-perspicaces donnaient des conseils ; d'autres, plus forts et plus puissants, assistaient dans les dangers ; d'autres enfin mettaient leurs protégés à même d'exercer des vengeances.

Dans un pays où le sentiment religieux s'associait à toutes les actions de la vie, les prêtres devaient nécessairement jouir d'une grande influence. Ils étaient tout à la fois législateurs, juges, arbitres suprêmes du peuple. Seuls compétents dans les questions de foi, ils observaient tous les faits surnaturels, et ils devaient surtout combattre la sorcellerie. En qualité de supérieurs même temporels, leur ministère consistait à prêter secours, à aider de leurs conseils ou de leur science dans des circonstances graves.

Outre les pratiques ordinaires et à la portée de tous les hommes, les Angàkok avaient des procédés particuliers, dont le plus important était leur commerce avec les êtres surnaturels par l'intermédiaire des Tôrnak. L'accomplissement de ce rite s'appelait un *torninek,* et dans celui-ci, selon le but à atteindre, l'angàkok agissait de trois façons différentes. Voici quelques détails sur cette pratique.

Plusieurs personnes se réunissaient le soir dans une maison, où on ne laissait aucune lumière. Les gens en deuil n'y pouvaient venir, et on ne devait pas y souffrir la présence d'un être méchant, d'un *Angiak* par exemple. Le prêtre se faisait lier les mains derrière le dos (1), se plaçait la tête entre les jambes et s'asseyait sur le plan-

(1) Ce détail rappelle les jongleries des frères Davenport, ces américains qui, il y a quelques années, amusèrent un instant tout Paris.

cher, à côté d'un tambour et d'une peau suspendue. Ensuite tous les assistants entonnaient un chant sacré, et quand il était fini, l'angàkok commençait son invocation à Tôrnârsuk ou à un génie particulier. Des coups frappés en cadence sur le tambour et la peau suspendue produisaient des sons rythmiques pour accompagner sa voix. L'invocation était composée d'expressions figurées et détournées de leur sens ordinaire. Les spectateurs reconnaissaient l'arrivée du Tôrnak, tantôt à un son spécial, tantôt à un jet de lumière, tantôt à l'apparition d'un feu. Quant au résultat à atteindre, s'il s'agissait d'obtenir une révélation, ou d'avoir un conseil, on entendait le prêtre poser des questions, et une voix répondait du dehors : c'était quelquefois celle de Tôrnârsuk, mais le plus ordinairement, celle d'un génie. La réponse n'était pas toujours claire : alors, elle devait être expliquée soit par l'*esprit*, soit par l'Angàkok.

Celui-ci avait-il à prendre son vol à la façon d'un *esprit*, pour examiner quelque chose au loin et y accomplir un acte ? Il s'élevait de terre, et s'échappait à travers le toit, qui, pour lui livrer passage, s'entr'ouvrait à des endroits différents, selon le degré de puissance du prêtre. Les assistants croyaient alors distinguer à l'extérieur un rayon de lumière et une vibration de l'air. Mais que l'Angàkok s'envolât sur la terre ou au-dessus des mers, son passage était toujours visible dans l'air, et il y laissait même un sillage indiquant sa trace aux autres angàkok. Il restait absent jusqu'à la nuit suivante : en rentrant, il racontait ce qu'il avait vu, appris ou fait.

S'agissait-il enfin de combattre un être méchant, particulièrement un *Angiak*, un sorcier ou tout autre être malfaisant ? On évoquait celui-ci, on l'interrogeait sur les méfaits d'autrui et sur les siens propres ; après quoi, grâce à des procédés particuliers, on s'en rendait maître et enfin on le tuait. Le rite terminé, la maison était de nouveau éclairée, et l'angàkok apparaissait alors dégagé de ses liens.

N'était pas Angàkok qui voulait : beaucoup de néophytes ne pouvaient parvenir à cette dignité. Il était difficile aussi d'usur-

per les fonctions de ces prêtres, et de faire, si l'on n'était pas initié, les mêmes choses qu'eux. Voici, comme preuve, une légende écrite par des Esquimaux : nous lui laissons sa forme naïve.

Ordlavarsuk n'aimait pas entendre parler des Angàkok ; il n'avait aucun goût pour les évocations des esprits ; il ne voulait point participer à ces cérémonies, et il ne se rendait pas aux réunions où elles devaient avoir lieu. Mais un soir qu'il était allé, dans un bourg voisin, visiter une famille, les gens de la maison désirèrent se livrer à des pratiques mystiques, et l'angàkok voulut qu'Ordlavarsuk l'aidât dans ses évocations. On ferma les portes, on éteignit les lampes ; le prêtre commença les pratiques, et les jeunes filles chantèrent de concert des hymnes sacrés. Le Grœnlandais, qui d'abord ne participait aux rites qu'avec répugnance, y prit bientôt plaisir, lui aussi, et il trouva que les voix et les chants des jeunes filles étaient agréables. Dès lors il envia la science et le pouvoir des Angàkok, et étant un soir sorti pour se promener, il voulut essayer de faire apparaître un génie. A tout hasard, il se mit à crier : « un esprit ! un esprit ! » et lorsqu'il eut ainsi appelé successivement au-dessus de plusieurs tertres, il entendit enfin une réponse. Tout réjoui il courut çà et là, demandant : « où es-tu ? » — « Je suis ici, » répondit la voix. Et Ordlavarsuk alla dans la direction d'où venait la voix, mais il ne rencontra ni ne vit personne. A la fin, il aperçut un homme de très-haute taille, dont la coiffure était grande comme la proue d'un kajak. Le géant toucha Ordlavarsuk avec un long bâton, et quand ce bâton retomba à terre, le sol éprouva une forte commotion. Le Grœnlandais eut peur et prit la fuite. Poursuivi par l'apparition, il tâcha de gagner une île séparée de la terre ferme seulement à la marée haute. Le génie ne put l'y suivre, mais il lui cria du rivage : « Eh bien, Ordlavarsuk, je croyais que c'était toi qui avais appelé un esprit protecteur ! Penses-tu être écouté une autre fois, si tu fais une semblable évocation ? » Et là-dessus il s'en alla. Ordlavarsuk se repentit aussitôt d'avoir laissé s'éloigner un génie qui pouvait lui enseigner l'art de faire des incantations, et courant après lui, il lui disait :

« touche-moi de ton bâton. » Mais l'esprit mécontent passa sans répondre ; et voyez lecteurs, Ordlavarsuk ne put apaiser son courroux, et jamais plus il ne se mêla d'évoquer les génies ! Voilà !

Les rites ci-dessus décrits n'étaient pas les seuls moyens d'action employés par les Angàkok. Dans le danger, le prêtre Grœnlandais appelait directement à son secours un génie. Il avait aussi le pouvoir de combattre l'*Angiak*, même en plein air et à la lumière. S'il chavirait dans une barque un des Ingnersuit bienfaisants le soutenait dans les flots, le portait dans les demeures des génies, et là il pouvait à son gré accomplir le rite du *tôrninek*.

Le ministère des angàkok s'étendait à des choses diverses : voici principalement ce qu'ils faisaient :

1° Ils réglaient les croyances et la foi.

2° Ils secouraient dans les maladies, soit en indiquant les remèdes, soit en les administrant. Un de leurs procédés médicaux consistait à ouvrir le ventre du malade, à en sortir les intestins et à les nettoyer : après quoi on les replaçait. Ce singulier moyen thérapeutique n'est point chose purement légendaire, car Glahn assure qu'il était encore en usage de son temps, et il affirme qu'il a vu un Esquimau payer bien cher une telle médication. Les angàkok s'efforçaient d'agir aussi sur l'âme des malades ou des moribonds de condition élevée ; ils les reconfortaient par de bonnes paroles, et quand la mort était proche, ils leur prodiguaient des consolations. C'était dans une sorte de chant à mi-voix, accompagné par les sons adoucis du tambour, qu'ils leur faisaient espérer de trouver le bonheur au-delà du tombeau. Des détails contenus dans plusieurs légendes indiquent que les angàkok s'attribuaient aussi, dans certains cas, le pouvoir de rappeler à la vie les personnes tuées (1).

3° Ils trouvaient, grâce à la pratique du *Tôrninek*, la cause d'un malheur imprévu, et dans cette circonstance, ils exerçaient l'autorité de juges, en désignant certaines personnes comme auteurs du mal par

(1) Voy. *Kaladlit Okalluk*. III, p. 46.

leur transgression des usages, par leurs crimes, ou par des opérations magiques. Quand un malheur imminent menaçait ses concitoyens, l'angàkok le pressentait, et il réussissait souvent à les en préserver en retournant les sortiléges contre leurs auteurs. Les prêtres grœnlandais luttaient également avec succès contre les ennemis invisibles.

4° Ils procuraient le beau temps par leurs prières, et c'étaient eux qui donnaient des instructions et des conseils pour les principaux actes de la vie. Ils assuraient enfin de bonnes captures en appelant les animaux marins à la surface des eaux. Cette opération importante s'accomplissait, nous l'avons dit, lorsque les angàkok descendaient vers Arnarkuagssâk. Ils devaient d'abord passer sur les traces sanglantes des morts et devant leurs demeures, puis au-dessus d'un gouffre situé près d'un rocher glissant qui tournoyait, et enfin devant un chien redoutable, gardien fidèle du séjour de la déesse. Le vestibule de sa demeure avait pour plancher des lames effilées. A la vue du prêtre, la vieille déesse saisissait un plumeau, pour répandre les miasmes infects d'une lampe qui ne brûlait que faiblement, afin que la mauvaise odeur fît évanouir le visiteur (1). C'était alors à celui-ci d'engager la lutte contre les petits monstres qui, s'attachant au visage d'Arnarkuagssâk, provoquaient sa colère : l'en délivrer, c'était apaiser son courroux, et pour y réussir, l'angàkok avait recours à son Tôrnak. Il n'avait dès lors plus rien à redouter : la déesse devenait bienveillante, la lampe étincelait, le grand chien remuait sa queue et rien n'empêchait au prêtre de revenir parmi les hommes.

A la mort d'un angàkok, quelque chose d'extraordinaire avait lieu. On eut dit que son âme ne quittait son corps qu'à regret et avec peine,

(1) Voy. dans *Eskim. Ev. og Sagn*, la légende 113, p. 130, où il est raconté que dans sa visite l'angàkok Jkardlitsiarsuk trouva la déesse très-irritée. Elle porta sa main à une de ses oreilles et en tira un morceau d'étoffe ensanglanté, qu'elle jeta par terre avec colère ; puis, de son autre main elle lança loin d'elle un petit enfant qui pleurait. L'angàkok la toucha pour l'adoucir, et aussitôt une multitude de phoques sortirent de sa demeure.

car elle venait à plusieurs reprises le ranimer. Une légende, que les Grœnlandais aiment à raconter, rappelle un fait de cette nature.

Il y avait à Karra un angàkok puissant et célèbre, qui n'eut pas son égal dans le district de Godthaab. Un prêtre chrétien l'exhorta un jour à embrasser le Christianisme : il ne voulut point. Le prêtre lui dit alors : « si tu es un grand angàkok, dis-moi comme est le monde ? » — « Comme un œuf, » répondit-il. — « Tu as raison et c'est bien, mais fais-toi chrétien. » Craignant d'être dépouillé d'une science dont il était fier, le Grœnlandais différait sa conversion ; mais lorsqu'il sentit venir la mort, il demanda le baptême. C'était trop tard, et il mourut avant qu'on ait pu l'instruire des principales vérités de la foi. Or, peu après sa mort, il y eut sous le plancher de sa chambre un bruit étrange ; quelque chose d'agissant monta jusqu'au cadavre et le ranima. L'angàkok revint à la vie, mais au bout de quelques jours, il mourut une deuxième fois, et une deuxième fois, après quelque intervalle, un bruit inaccoutumé se fit encore entendre sous le plancher, et l'âme vint ranimer le corps. Les mêmes scènes se produisirent pendant un temps assez long et l'on était convaincu que l'illustre angàkok ne pouvait pas mourir véritablement. Enfin, un jour on s'avisa de placer sur le corps inanimé un coussin de kajak fait d'une peau de phoque : le même bruit sinistre se fit entendre cette fois encore, mais le cadavre ne se ranima point : la mort était définitive.

Les indigènes du Grœnland croyaient à la bonne foi de leurs prêtres, et les Grœnlandais actuels ne doutent pas qu'ils aient eu la puissance célébrée dans les traditions. Les Européens profitèrent de cette croyance pour persuader aux Esquimaux qu'ils étaient eux de plus puissants angàkok que ceux du Grœnland. Ce pauvre petit peuple, si longtemps isolé, dut prendre pour des génies ou des êtres supérieurs les premiers étrangers, qu'il vit naviguant sur de grands vaisseaux. On les pria de guérir des malades, de souffler sur des javelots, etc. Des lambeaux de leurs vêtements servirent d'amulettes, et les angàkok avouaient leur infériorité vis-à-vis de ces étrangers. Ces

dispositions profitèrent aux missionnaires, qui acquirent une autorité plus grande et furent mieux écoutés.

La dignité d'angàkok n'avait point un caractère indélébile. Certains événements, l'oubli de quelques rites, les sortiléges et d'autres causes encore pouvaient faire perdre à ces prêtres leur science toute entière ou une partie. Parmi les nombreux récits grœnlandais qui prouvent la croyance à cette privation, nous citerons seulement la courte légende suivante.

Un grand angàkok s'entendait parfaitement à la chasse des phoques. Son regard pénétrait dans les profondeurs où ils s'étaient retirés, et dès lors lui-même savait où diriger son kajak pour les attendre à la surface de la mer. Il trouva un jour dans une île un nid de mouettes, qu'il déposa dans sa barque, et, après avoir tué un phoque, il regagna sa demeure. Son premier soin fut de faire cuire la poitrine de l'animal, mais il laissa par oubli dans son kajak les œufs du nid de mouettes. Peu après, voulant se reposer, il s'était jeté sur un lit, mais il ne pouvait s'endormir, lorsque soudain une vieille et grande mouette, voltigeant au-dessus de lui, s'écria : « Oh ! le lâche angàkok ! nous voulions nommer nos petits d'après les noms de leurs pères, mais il nous les a enlevés ! Eh bien, qu'il perde sa science ! » Là-dessus, elle s'envola, et au même instant l'angàgok se sentit *allégé*. Il courut aussitôt à son kajak pour y prendre les œufs oubliés, mais l'oiseau les avait emportés, et depuis ce temps le prêtre n'eut plus la faculté de découvrir les phoques au fond de leurs retraites.

Nous avons dit que les Esquimaux distinguaient deux sortes d'Angàkok, ceux du premier degré et ceux du second ; mais, même parmi les angàkok d'un degré égal, il y en avait de plus ou moins puissants ou célèbres. Souvent, pour acquérir de la renommée, ils luttaient entre eux de science et de puissance. M. Rink a recueilli une légende qui témoigne de cet usage : la voici.

Un prêtre grœnlandais nommé Angakorsiak se moquait des angàkok qu'il avait surpassés. Fier de ses succès, il alla un jour au loin dans le Nord, pour joûter avec un prêtre célèbre. L'épreuve eut lieu

devant un grand nombre de spectateurs et en plein jour. Angakorsiak se coupa d'abord un bras, qu'il jeta par terre, et de son autre main il recueillit sur une peau le sang que répandait la blessure. Il s'évanouit ensuite, mais ses compagnons chantèrent son chant sacré, et tout aussitôt le prêtre se releva, prit son bras coupé, le remit en place et après avoir soufflé sur sa main, il serra les chairs encore entr'ouvertes, et on ne vit plus aucune lésion. Il but le sang recueilli sur la peau, et cela n'y parut plus. Il fit ensuite d'autres jeux étranges avec son couteau et son harpon, et enfin vint le tour de son adversaire. Celui-ci exécuta d'abord les mêmes prestiges avec un art encore plus accompli, puis s'avançant il dit : « tout ceci n'est rien, mais sortons et allons lutter sur la mer ! » Lorsqu'ils furent montés dans un kajak, le rival d'Angakorsiak saisit un harpon, le lança contre un récif qu'il perça, et le sang jaillit du rocher. Angakorsiak essaya de faire de même, mais son harpon s'émoussa sans pénétrer dans la pierre. Tous les spectateurs se moquèrent alors de lui, et il se retira tout couvert de honte. A demi courbé dans son kajak, il ramait avec peine : sa barque chavira, et il disparut ; mais presque aussitôt un renne sortit des flots au même endroit et s'assit dans le kajak. C'était toujours Angakorsiak : la honte l'avait fait se métamorphoser en renne. Il alla vivre au sud du Grœnland, et plus jamais il ne fit parler de lui (1).

Pour compléter les détails donnés sur les angàkok, nous transcrivons le récit légendaire de la conversion d'un de ces prêtres païens. Imanek habitait à Pisugfik, et il était tenu par tous en grande estime pour son habileté à guérir les malades. Monté dans un kajak, il rencontra un jour sur mer un homme qui l'attaqua, et qui d'un trait perça le prêtre et la barque. L'angàkok perdit connaissance, mais peu après, il lui sembla qu'il s'éveillait, et que ses ancêtres, morts depuis longtemps, venaient lui parler. Après s'être évanoui de nouveau, et avoir une seconde fois repris connaissance, il s'efforça de

(1) Voy. *Eskim. Ev. og Sagn,* pag. 83.

gagner le rivage, et on le porta dans une maison. Pendant cinq jours il resta gisant sur le plancher, ne pouvant prendre ni nourriture ni boisson. Le 6e jour seulement il recouvra ses sens, et après quelque temps on le ramena chez lui. Imanek fut encore couché pendant plusieurs jours, tantôt inanimé, tantôt parlant des visions merveilleuses qu'il avait eues. Il affirma avoir aperçu une *lumière meilleure* qui rendait vains tous ses rites païens. Au printemps suivant, il persuada à quatre de ses compatriotes d'aller à *Nuk* (Godthaab) chercher des maîtres chrétiens capables de les instruire. La mer entre les îles était toute congelée, mais à mesure que les quatre barques avançaient, un passage s'ouvrait dans la glace pour leur permettre de naviguer. Deux de ces indigènes descendirent dans une communauté allemande et les deux autres dans une paroisse composée de Danois. Un peu plus tard les habitants de Pisugfik furent tous baptisés, et Imanek reçut au baptême le nom de Mèriggiôk (1).

Avec des croyances aussi multipliées et aussi profondément enracinées, la vie quotidienne des Esquimaux du Grœnland devait porter, même dans les choses profanes, le reflet et la marque des doctrines religieuses. L'influence de leur foi païenne se faisait sentir sur le travail, sur la constitution de la propriété, sur la procédure, et, en un mot, sur l'état social et individuel. Les faibles trouvaient dans les idées ou les rites religieux un secours, soit contre les attentats des puissants et des méchants, soit contre les maux dont ils étaient menacés ou accablés. La vengeance exercée par les revenants, la protection qu'assuraient aux hommes les génies, la prière, le jeûne, les amulettes, les invocations, les rites des Angàkok, c'étaient autant de causes différentes, qui resserraient les liens entre tous les membres de ce petit peuple. Nous n'avons pas à décrire ici les coutumes purement profanes; mais les usages qui dérivaient des croyances se rattachent à notre sujet, et nous pouvons en citer quelques uns qu'il n'est pas sans intérêt de connaître.

(1) *Kaladlit Okall.* III. Godthaab, 1861.

La religion des Grœnlandais s'occupait de l'homme dès sa naissance, et non contente de veiller sur tous les actes de sa vie, elle l'accompagnait jusqu'à la tombe et même au-delà. Par ce côté, elle l'emportait assurément sur bien des religions païennes suivies même par les peuples les plus civilisés. Ce n'est que lorsqu'ils étaient parvenus à l'âge adulte, que les Grecs et les Romains observaient les pratiques religieuses.

Chez eux, les fonctions publiques n'allaient pas sans un cortége imposant de cérémonies solennelles, de sacrifices et d'oblations. Il y avait les temples superbes, les statues des dieux, la pompe du culte, les colléges des prêtres, des augures, des aruspices, des sacrificateurs, des canéphores et des vestales; il y avait les oracles renommés, les cérémonies de la déclaration de guerre, du *dévouement*, du triomphe, etc. En un mot, la religion avait un caractère plutôt public que particulier, et elle semblait faite pour la société plus que pour l'homme. Nous ne voyons pas que dans ces républiques on se soit beaucoup occupé, au point de vue religieux, de l'enfant à sa naissance, du jeune homme dans l'ardeur de sa vie et de ses passions, ou du vieillard à l'heure de sa mort. Tout au plus considérait-on sous l'influence de quel astre un homme était né, ou quelle divinité avait présidé à sa conception et à son enfantement. A sa mort, il descendait chez les Mânes, où Minos et les dieux infernaux devenaient ses juges ses rémunérateurs ou ses bourreaux. Chez les Grœnlendais la réligion, tout en ayant le caractère d'un culte public, avait quelque chose d'individuel et de particulier. L'enfant, sitôt après sa naissance, était l'objet d'une cérémonie, par laquelle on lui imposait un nom. Singulière analogie avec la pratique juive, ce nom n'était donné qu'après une prière, et on choisissait ordinairement celui qu'avait porté un des défunts de la famille (1). On croyait par là

(1) Sainte Elisabeth, épouse de Zacharie, venait de donner le jour à un fils. Ses voisins et ses parents, l'ayant appris, louaient la miséricorde du Seigneur envers elle, et la félicitaient. Le huitième jour, ils vinrent circoncire l'enfant, et ils l'appelaient du nom de son père, Zacharie, mais la mère

procurer au défunt le repos dans sa tombe, et l'identité des noms établissait entre les deux âmes une affinité, en vertu de laquelle les aptitudes et qualités du défunt devaient revivre chez l'enfant. Aussi, était-ce pour celui-ci un devoir de soutenir la gloire de son homonyme, et de braver les influences qui avaient occasionné sa mort.

Outre ce nom, qui était le nom propre et particulier de l'enfant, celui-ci en recevait souvent d'autres dans les relations journalières, et le premier nom lui-même était quelquefois remplacé, à cause d'un événement tragique qui inspirait des craintes superstitieuses.

Les missionnaires chrétiens refusèrent d'abord de baptiser sous des noms grœnlandais; mais un peu plus tard, ce furent les indigènes qui leur demandèrent d'imposer à leurs enfants une multitude de noms européens. Comme la langue grœnlandaise répugne extrêmement à admettre des terminaisons latines ou scandinaves, beaucoup d'Esquimaux savent à peine prononcer leurs propres noms. Dans la vie quotidienne on choisit un nom européen, auquel on donne une forme qui le rend méconnaissable. D'ailleurs le nom de famille subsiste toujours, et la plupart du temps il conserve sa signification symbolique. Les mêmes préjugés qu'autrefois existent encore par rapport à ces noms.

Dans l'éducation, on n'employait, à ce qu'il semble, aucun châtiment corporel; mais pour corriger l'enfant, on le menaçait de la colère des génies méchants. Pour le former à la vie de pêcheur, on le conduisait souvent et dès son jeune âge dans un kajak, où il exerçait, en ramant, ses forces naissantes. Le père invoquait, à chaque fois les âmes de ses parents ou celles de ses ancêtres, ou bien il s'adressait à quelque génie protecteur. C'était grâce à ces pratiques, que le Grœnlandais, devenu homme fait, échappait au naufrage.

Le mariage semble avoir été l'objet d'une consécration religieuse, mais en général, on croit cependant qu'il était regardé comme un

dit : «il n'en sera pas ainsi; l'enfant s'appellera Jean.» Ils lui objectèrent que personne *dans leur parenté* ne s'appelait de ce nom (*St-Luc,* chap. 1er v. 57-61).

acte profane : nous avons dit qu'on ne connaissait aucun génie qui, chez les Grœnlandais, ait personnifié l'amour. Il y avait des règles pour maintenir la moralité parmi les célibataires ; le divorce, du consentement des intéressés, afin d'avoir une postérité mâle, n'était point tenu pour illicite, mais le seul motif de sensualité donnait lieu à des revendications publiques. Aujourd'hui, la célébration des mariages est une cérémonie entièrement religieuse. Ils sont indissolubles, et les mœurs sont plus pures que par le passé. Malheureusement, l'immixtion des européens dans les rapports de famille relâche les liens domestiques, rend plus molle l'éducation des enfants et diminue en eux le respect pour les ancêtres.

Dans les maladies, les périls, les calamités publiques, on observait des règles de conduite fondées sur le sentiment religieux; il y avait des jeûnes et des mortifications corporelles; souvent on avait recours au pouvoir spécial des Angàkok. Le Grœnlandais chrétien affronte aujourd'hui les dangers avec un grand calme. La mort elle-même ne lui inspire pas une terreur extrême. Si elle le menace sur mer, et au milieu des flots, il s'y résigne avec calme, et il ne souffre même pas qu'on le secoure, si pour le faire, d'autres doivent être en danger. Il s'accroche, s'il le peut, à quelque épave, ou à quelque glaçon flottant qu'une vague fera bientôt sombrer; ou bien jeté sur un rocher ou un promontoire désert, il attend que le froid ou les flots aient mis fin à sa vie. Doit-il, au contraire, s'éteindre et mourir dans sa cabane, il veut que ses derniers moments soient consolés par la religion; il se fait chanter des hymnes et des psaumes, et il meurt rempli d'une chrétienne espérance à une meilleure vie.

Pour les décès on observait divers usages. On déposait le défunt sur le plancher, afin de symboliser l'espoir que son âme irait au Monde Inférieur, séjour des bienheureux. Le jour des funérailles, le corps n'était pas sorti par les portes de la maison : on le faisait passer par les fenêtres, et, le plus souvent, par des ouvertures pratiquées tout exprès. Une telle précaution devait, croyait-on, empêcher la maison d'être hantée par le défunt sous forme de revenant. Cet

usage d'ailleurs existait à peu près partout chez les peuples du Nord.

En Islande, nous le voyons suivi par le célèbre Arnkel, à la mort de son père Thorolf, ce qui n'empêcha pas le méchant homme d'apparaître comme revenant, non pas dans l'habitation, mais partout dans la contrée, dont il était l'effroi (1). La même coutume existait aussi en Ecosse, et, dans le poëme d'Ossian, on la trouve observée par les Celtes écossais (2). Dans la partie orientale du Grœnland, les Esquimaux jetaient les corps dans la mer, afin de mieux marquer que les âmes devaient descendre au Monde Inférieur. Une légende des côtes du Sœndre-Strœmfjord parle d'une veuve de Karsok, qui se fit enterrer vivante près du corps de son mari. Les parents des défunts restaient, après la mort de ceux-ci, cinq jours sans sortir : autrement, ils pouvaient effrayer les Inue de la mer et de l'air, ce qui causait l'insuccès des pêches et soulevait les tempêtes. On était tenu, pendant tout le deuil, d'observer certaines règles.

De notre temps, les chrétiens du Grœnland observent les cinq jours de grand deuil, mais pour les funérailles, ils cherchent à imiter les coutumes européennes.

A l'exposé que nous venons de faire, il serait presque superflu de rien ajouter, pour faire remarquer combien il devait être difficile de substituer la foi et les usages chrétiens à la superstition profonde et aux pratiques, pour la plupart bizarres, des Grœnlandais. Cependant, nous signalerons encore un obstacle : il venait de la façon d'agir des étrangers vis-à-vis des Esquimaux. Comme Pizarre au Pérou, comme en général les Espagnols au Nouveau-Monde, les

(1) *Eyrbyggia-Saga*, 34.

(2) Marco Polo relatait que les Mongols faisaient aussi une brèche dans les murs des maisons pour y faire passer les cadavres, et dans notre siècle, Klaprok a retrouvé, chez leurs descendants, le même usage toujours existant. On sait qu'en Chine on agit de même pour les criminels qui meurent en prison. — Arntz rapporte qu'en 1808, dans le Sœndfjord en Norvége, immédiatement après la mort d'une personne, on perçait le toit pour ouvrir à l'âme un passage libre vers le ciel. Ailleurs, on croyait que l'âme s'y élevait avec les tourbillons de fumée du bûcher funèbre.

Européens voulurent exercer au Grœnland sur les indigènes un pouvoir assez arbitraire. Ils le revendiquaient même au nom de la religion, et cet esprit de domination, déguisé sous l'apparence du zèle religieux, inspira aux Grœnlandais de la haine et du mépris pour tous les étrangers. Heureusement, les missionnaires furent plus humains; ils avaient des vues plus hautes et plus désintéressées que leurs compatriotes; et, en dépit de tous les obstacles, ils firent des conversions et propagèrent les vérités chrétiennes. Ce qu'il faut regretter, c'est qu'elles soient altérées, et, pour ainsi dire défigurées, par l'alliage impur de beaucoup d'anciennes croyances grœnlandaises, qui subsistent toujours. Quoiqu'il en soit, les Esquimaux du Grœnland ont profité, au point de vue social, des enseignements du Christianisme. Leurs mœurs ont été adoucies; ils ne cherchent plus à se venger d'un crime en versant eux-mêmes le sang des assassins; leurs notions sur la propriété sont plus justes (1); les familles sont plus morales et plus honnêtes, et l'instruction a fait des progrès dans tous les rangs de la société. C'est au temps, et, si l'Église catholique, en y remplaçant la religion réformée, pouvait trouver au Grœnland une juste influence, ce serait au zèle de ses apôtres de corriger ce qu'il y a d'erroné et de défectueux dans la foi de ce petit peuple, de vicieux et d'imparfait dans sa morale, de cruel et d'étrange encore dans ses pratiques; ce serait, en un mot, à leur science de l'initier aux lumières de la vraie civilisation, qui là comme partout ailleurs, ne peut être que le résultat des doctrines et des enseignements de l'évangile.

L'abbé MORILLOT.

(1) Sans être nomade comme l'Arabe, l'Esquimau n'avait guère plus que lui la vraie notion de la propriété. Les tentes et les demeures pour l'hiver, les provisions, les produits de la chasse et de la pêche étaient communs à plusieurs familles, et la bourgade, plutôt que l'individu, était le vrai propriétaire, comme chez l'Arabe, la tribu.

Alençon. Imprimerie de E. De Broise, place d'Armes.

